

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
ROGER CAILLOIS Natura pietrix	1
YOUSSEF EL SEBAI .. Tout un monde	15
ANDRÉ BELLIVIER .. Petits poèmes du Nil	37
LOUIS-A. CHRISTOPHE Gérard de Nerval et l'expédition de Richard Lepsius	44
ZAKARIA GHONEIM .. La Pyramide ensevelie	61

rdc

La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire
en France

et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

Editions G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

LA REVUE DU CAIRE , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An	26,— N.F.
E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE	26,— N.F.
Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE	8,— N.F.
AHMED RASSIM, Numéro Spécial	9,90 N.F.
LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954	11,— N.F.

On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.

Numéro spécimen sur demande.

LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE
sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.



**The whole world is waiting
for your vacation**

**ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia**

Fly the finest... *FLY* **TWA**
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1928

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

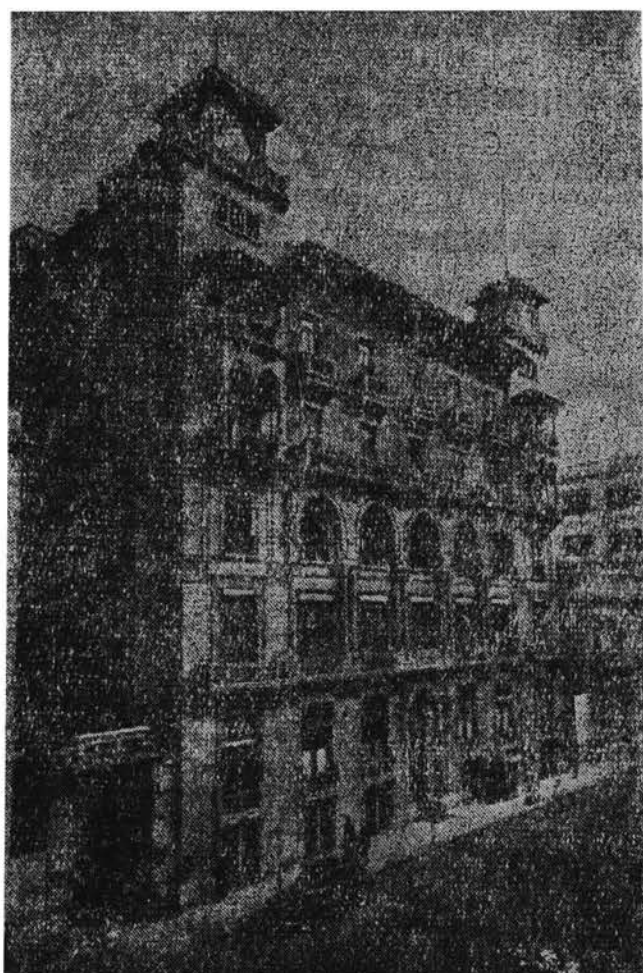
Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E'-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caïre et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil.

LE CAIRE

Tél. 78066



LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIV, No. 233

JANVIER
1960

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

Natura pictrix

Les ailes des papillons, leur découpe, leurs dessins, leurs teintes, continuent à présenter une sorte d'énigme indéchiffrable. Je ne sais pas, je ne crois pas que personne sache à quoi peut servir tant de splendeur. Il se peut que la couleur soit utile, mais non (sauf l'exception des ocelles, qui font peur), le dessin. Les poumons des papillons sont enfermés dans un corselet étroit et rigide. On admet que, pour voler, ces insectes ont besoin d'une surface respiratoire additionnelle, que leurs ailes étendues la leur fournissent, et qu'elles servent ainsi à absorber oxygène et lumière. Elles les retiennent d'autant mieux qu'elles sont plus sombres. J'y consens. Mais, de nouveau, pourquoi des dessins ? Des ailes unies, de la nuance qui convient à l'insecte pour capter l'énergie suffisante, feraient aussi bien, sinon mieux l'affaire, et, si j'ose dire, à moins de frais. On peut, d'autre part, affirmer que les teintes éclatantes ou ternes des papillons sont utiles en tous les cas ; les couleurs ternes pour les rendre invisibles et les confondre avec le milieu ; les couleurs brillantes agissant comme *coloris oblitérant*, c'est-à-dire subsistant dans la rétine du prédateur la fraction de seconde nécessaire à la fuite de l'insecte. Mais les dessins n'en demeurent pas moins inexplicables : une

teinte vive, unie, sans dessin, que le fuyard montre, puis éclipse instantanément, comme chez certaines sauterelles, est tout aussi efficace. Dans ces conditions, j'ose avancer que les dessins et les teintes des ailes des papillons constituent leur « peinture ».

Ce faisant, je ne soutiens pas qu'un lépidoptère ait quoi que ce soit de commun avec un artiste peintre. J'affirme encore moins qu'un papillon a peint ses ailes, ou qu'un de ses lointains ancêtres les a conçues ou voulues à quelque moment de l'évolution, comme elles sont restées, comme elles se transmettent immuables au long des siècles. Je souligne que je ne soupçonne même pas ce que pourraient signifier ici les verbes vouloir ou concevoir. De même, employant le mot « peinture » pour des dispositions constantes d'écaillés microscopiques, j'ai conscience de commettre un flagrant abus de langage. Je m'efforce de ne négliger aucune des différences qui séparent un tableau et une aile de papillon. Mais je remarque aussi — et j'en ai le devoir — que ces différences sont précisément celles qui opposent l'insecte et l'homme, de sorte qu'en un certain sens, ces différences sont attendues et qu'elles renforcent le bien-fondé du rapprochement. Voici deux sortes de surfaces où sont juxtaposées des taches colorées, brillantes ou ternes, qui forment un ensemble. Les deux séries sont, en outre, également inutiles, luxueuses. Elles sont cependant incomparables. Mais d'autant plus homologues.

Les unes, en effet, ne doivent rien à l'intervention de la conscience, de la volonté, du libre-arbitre, elles résultent d'un développement organique incontrôlable. En elles, il y a dessin, mais non dessein. Elles se retrouvent identiques depuis des millénaires chez tous les individus d'une même espèce : elles paraissent répondre par là-même à l'idée qu'un

esprit idéalement perspicace aurait pu d'avance se faire de ce que devrait nécessairement devenir la peinture des hommes dans l'univers fixe et inaltérable des insectes.

En revanche, les autres surfaces — les tableaux — sont des compositions originales par définition. La personnalité de leur auteur se révèle dans chacune d'elles. Il ne les porte pas en lui comme ses ongles ou ses cheveux ou ses yeux (comme la couleur de ses yeux ou de ses cheveux). Il est seul responsable de chaque nuance visible sur la toile. Il a tout délibéré, dessiné et peint. Si un être libre et ingénieux, capable d'œuvrer en dehors de soi, devait en étalant des couleurs sur une surface, faire quelque chose qui ressemblât aux ailes des papillons et si on lui donnait carte blanche pour employer les couleurs à sa fantaisie, de façon à en tirer le meilleur parti possible, il inventerait la peinture, et plus précisément la peinture non figurative : la décoration géométrique des vanneries, des poteries, des broderies.

En somme, l'hypothèse revient à imaginer qu'il existe, chez les êtres vivants en général, une « tendance » à produire des dessins colorés et que cette tendance donne notamment, aux deux extrémités de leur évolution, les ailes des papillons et les tableaux des peintres. J'y insiste : je ne songe pas à nier, je souligne plutôt les différences insurmontables qui séparent le tableau et l'aile, mais j'estime que ces différences sont déjà impliquées dans le fait trop évident que l'aile fait partie du papillon, tandis que le peintre pense et exécute le tableau. Que peut signifier pareille correspondance, sinon qu'il apparaît dans le monde biologique en général un *ordre* esthétique autonome, inexplicable sans doute, mais manifestant une impossibilité d'aller

plus loin dans la chaîne des causes et des effets, en certains cas une ultime détermination tout aussi tyrannique et ingénieuse, inventant dans des conditions différentes les cheminements les plus opposés pour parvenir à la même fin : le jeu des formes et des couleurs ?

L'insecte et l'homme obéiraient à une même loi organique de l'Univers. Cette loi, comme la loi d'économie, partout où elle règne, règne absolument, sans partage, du moins quand aucune initiative ne vient la contrarier. Un papillon, qui n'a ni conscience ni volonté, ne se peut pas créer une aile qui serait laide, car il n'a pas pouvoir de faire obstacle en lui à ce développement de forces qui produit naturellement l'harmonie et la beauté, je devrais dire par quoi se définissent l'harmonie et la beauté, car l'homme — partie intégrante du même complexe — ne saurait les apercevoir autrement. Cependant il reste libre, et il est maladroit, pervers à l'occasion. Chez le lépidoptère, une insouffrante chimie tire des ailes somptueuses de la pâte indistincte qui emplit la nymphe. Entre lui et son œuvre, l'homme interpose sa décision personnelle et il doit en outre exécuter ce qu'il a conçu, il calcule et il réalise. Il est l'auteur de ses tableaux. Ceux-ci, en revanche, par un choix malencontreux du seul être faillible, peuvent être de la mauvaise peinture, éloignés qu'ils sont des normes millénaires dont les ouvrages indéfiniment répétés n'évitent pas une immuable perfection.

Que l'aile des papillons soit ou non ce qui ressemble le plus à un tableau, il faut avouer que l'histoire de la peinture ne révèle aucune préférence spéciale des peintres pour ces surfaces chatoyantes, où leur travail paraît tout fait. Ils semblent au contraire les éviter et ne les reproduisent qu'à titre

exceptionnel, comme accessoire mineur d'une nature morte. Ils ne s'avisent pas, par exemple, de prendre pour modèle un fragment d'aile de quelque papillon, de l'agrandir aux dimensions de la toile, mais en conservant avec la plus soigneuse fidélité motifs, proportions et couleurs. Je constate cette abstention sans la commenter. Je soupçonne seulement qu'elle vient du fait que l'aile est déjà perçue comme tableau, de sorte que la peindre serait moins représenter la nature que dédoubler une œuvre.

Il semble en tout cas possible d'admettre que les ailes des papillons soient *leurs* tableaux ou, si l'on veut, l'exact contraire des tableaux humains, dans la mesure où elles apparaissent comme la seule sorte d'œuvres esthétiques concevables de la part d'être condamnés à l'automatisme et ne pouvant produire qu'au niveau de l'espèce et non à celui de la création individuelle et libre. Parallèlement, les roches fournissent, de leur côté, des dessins naturels dont la ressemblance avec les ouvrages des peintres a si bien frappé l'imagination des observateurs qu'ils ont parfois été amenés à considérer la nature elle-même comme une sorte d'artiste.

Tant que la peinture est restée, comme on dit, figurative, tant qu'elle consistait à représenter des êtres, des scènes, des paysages ou des choses, l'homme a cru reconnaître ces mêmes représentations dans les dessins des marbres, des jaspes ou des agates. Il s'agit, certes, d'interprétations chimériques, presque entièrement arbitraires, mais qui sont d'autant plus significatives que l'analogie supposée apparaît plus ténue et plus difficile à déchiffrer.

Au contraire, dans l'art non-figuratif contemporain, du fait que les formes y perdent leur netteté et ne représentent aucun être ou objet défini, la ressemblance des tableaux avec les dessins et les

couleurs de certaines roches est parfois si évidente qu'on pourrait croire que le peintre s'est appliqué à copier la pierre. Il va de soi qu'il n'en est rien. L'artiste ignore le minéral, dont son tableau semble une attentive duplication. D'ailleurs, il se garde d'abord de ne rien reproduire. On dirait plutôt que tout se passe comme si son art avait pour but, sans que lui-même en sache rien, de parvenir à créer, en tâtonnant et à travers mille essais défectueux, la parfaite équivalence des compositions de motifs et de couleurs issues d'une géologie millénaire, aveuglément soumise à des lois générales et inflexibles.

En outre, on constate de multiples croisements, interférences, falsifications même entre les deux ordres, le naturel et l'artificiel, et qui répondent à des sollicitations opposées, toujours également tentantes, de sorte qu'il vaut la peine d'examiner de plus près les divers exemples de connivence ou de concurrence entre la nature et l'artiste que présente le monde minéral. Dès l'antiquité, les hommes se sont ingénies à interpréter les taches et les veines des pierres, à y reconnaître des animaux, des personnages, des paysages, des scènes entières. Pline l'Ancien (*Hist. Nat.*, XXXVII, 3) rapporte que Pyrrhus possédait une agate représentant, *sans intervention de l'art*, Apollon, la lyre à la main, accompagné des neuf Muses, chacune avec ses attributs respectifs. On discuta pendant des siècles sur la mystérieuse agate : au XVI^e siècle, G. Cardano (*De Subtilitate*, Nuremberg, 1550) pense qu'il s'agit d'une peinture pétrifiée ; au XVII^e siècle, Gaffarel, bibliothécaire de Richelieu et aumônier du Roi, soutient qu'il s'agit d'une merveille spontanée (*Curiositez inouyes sur la sculpture talismanique des Persans*, Paris, 1629). En fait, depuis longtemps, les pierres images sont recherchées, cataloguées,

améliorées, complétées, falsifiées, sinon fabriquées. On peut dire que, du XIII^e au XVII^e siècle, il existe une véritable passion chez certains amateurs d'art ou de singularités pour ces tableaux que la nature semble avoir enfermés au sein des agates, des marbres, des jaspes et des porphyres. Jurgis Baltrusaitis, qui a retracé l'histoire de cette mode⁽¹⁾, n'a pas tort de la placer sous l'invocation du célèbre conseil de Léonard de Vinci : « Si tu regardes des murs souillés de taches, ou faits de pierres de toute espèce, pour imaginer quelque scène, tu peux y voir l'analogie de paysages au décor de montagnes, de rivières, de rochers, d'arbres, de plaines, de larges vallées et de collines disposés de façon variée. Tu pourras y voir aussi des batailles et des figures au mouvement rapide, d'étranges visages et costumes et une infinité de choses que tu pourras ramener à une forme nette et complète. Et cela apparaît confusément sur les murs, comme dans le son de cloches : tu trouveras dans leurs battements tous les sons ou mots que tu veux imaginer ». (Manuscrit 2038 de la Bibliothèque nationale, pp. 22 verso ; traduit par A. Chastel, *Léonard de Vinci par lui-même*, pp. 100-101).

Toujours est-il qu'un négociant d'Augsbourg, Philipp Mainhofer, fait commerce de ces pierres à images, dont il s'approvisionne en Italie. Parmi ses clients, il compte le duc de Poméranie et le roi de Suède. La pierre forme le fond du tableau ; volutes des nuages, hautes vagues d'une mer déchaînée, tout décor que semblent naturellement procurer les

(1) Jurgis Baltrusaitis : *Aberrations*. Paris, 1957, III^e partie, « Pierres imagées », pp. 47 - 72. Je tire de cette étude révélatrice presque toutes les données qui suivent, concernant les pierres imagées.

dessins du minéral. L'artiste se contente d'ajouter les personnages. Johan Konig, de cette manière, peint sur des agates le passage de la mer Rouge et le Jugement dernier ; Antoine Carrache, sur des plaques d'albâtre, l'Annonciation et une scène représentant la Vierge, l'Enfant et saint François « Le peintre, dit Baltrusaitis, a savamment distribué ses personnages pleins de grâce, mais l'élément surnaturel, le souffle mystérieux proviennent de la nature » (p. 50). Ils proviennent des lents et larges méandres de l'albâtre, dont les sinuosités laiteuses, blafardes, jettent sur l'ensemble, une lumière d'outre-monde.

Il s'agit ainsi d'une collaboration entre l'artiste et la nature. Dans de plus nombreux cas, la part de l'artiste est fort réduite ; souvent même elle se trouve complètement éliminée, comme dans plusieurs pièces remarquables de la collection réunie par un médecin de Copenhague, Olaus Worm. Le catalogue en a été publié à Leyde, en 1655. Il mentionne notamment un marbre brut dont les veines représentent une ville bâtie sur deux rivières, avec des tours et des ruines « se découpant élégamment comme si elles étaient peintes par un pinceau d'artiste ».

En général, les catalogues de l'époque distinguent avec soin les pierres complétées par l'artiste, désignées par la formule « adapté par l'art » (*ars adaptavit*), et les minéraux qui n'ont subi aucune retouche et que définissent alors les signalements suivants : « peints par la nature » (*a natura depicti*), ou « naturel, sans aucune intervention de l'art » (*a natura sine omnis artis ministerio*).

Il existe d'ailleurs, de ces tableaux naturels, une espèce intermédiaire à laquelle les catalogues ne semblent pas avoir pensé et que ne mentionne

pas Baltrusaïtis. Elle consiste à découper, *dans leur épaisseur*, des plaques de marbres et de porphyres aux veines qui s'y prêtent. Ensuite l'artisan ouvre la pierre pour ainsi dire, en rabattant les deux moitiés autour d'un axe, comme on ouvre un livre, de façon à créer une symétrie que ne fournit pas la nature. Il n'est intervenu, pour obtenir l'image cherchée, que par le seul ajout de cette symétrie. Ainsi procèdent les enfants lorsqu'ils écrasent une tache d'encre dans la feuille de papier qu'ils plient. Les panneaux de pierre, qui décorent, à l'intérieur, le narthex et le corps principal de Sainte-Sophie, à Constantinople, relèvent de cette technique. Les veines des plaques de marbres, dédoublées et juxtaposées, y esquissent des chameaux et des démons et maintes éffigies plus ou moins incertaines, qui tantôt guident l'imagination des spectateurs de manière relativement impérieuse et qui tantôt lui laissent le champ à peu près libre pour conjecturer ce qu'elle choisira d'apercevoir.

Dans ce dernier cas, l'artiste ne complète pas la nature, ni n'altère les formes qu'elle lui offre. Mais il combine celles-ci selon une symétrie qui a pour effet de leur faire suggérer quelque simuloire identifiable. Il ne corrige pas, il isole des éléments qu'il utilise ensuite à des fins figuratives par le jeu d'une habile duplication du motif retenu.

Dans le cas particulier, il s'agit d'une manipulation industrielle, dont la décoration est le but et les propriétés de la géométrie, le moyen efficace. En Occident, au contraire, il semble qu'on recherche les prodiges de l'analogie inexplicable — arbitraire d'ailleurs et insignifiante — que peuvent parfois présenter les dessins de certaines roches avec l'apparence des divers objets du vaste monde.

Un naturaliste de Bologne, Ulysse Aldrovand!

(1522-1607), dans son traité de minéralogie : *Museum Metallicum*, publié en 1648 par B. Ambrosini, donne la liste la plus complète pour l'époque de ces miracles de la nature. Qui plus est, il classe les marbres d'après leurs vertus figuratives, distinguant les marbres à sujets religieux, à cours d'eaux, à ondes écumantes, à forêts, à visages, à chiens, à poissons, à dragons, etc. L'ouvrage, comme il se doit, est abondamment illustré.

Athanase Kircher, dans son *Mundus subterraneus* (Amsterdam, 1664), a largement puisé dans la documentation d'Aldrovandi. Il donne à son tour une classification des merveilles et propose, pour en rendre compte, plusieurs sortes d'explications différentes, qui vont des propriétés physiques les plus communes à l'intervention de Dieu qui ne dédaigne pas, le cas échéant, de coopérer avec la nature, comme il fit aussi bien pour imprimer la marque de la croix sur la carapace des écrevisses chinoises ou en travers de l'aubier des arbres japonais. (Liv. VIII, sect. I, ch. VIII et IX, t. II, pp. 22-45).

Kircher, comme les catalogues italiens de son temps, ne tarit pas d'éloges sur les vertus des tableaux spontanés offerts par les marbres et les calcédoines : voici une Troie embrasée que Xeuxis lui-même n'aurait pu mieux peindre ; voici des paysages, des villes, des montagnes, des ciels estimés, par les enthousiastes, supérieurs aux œuvres d'art ordinaires.

Deux traits caractéristiques peuvent servir à délimiter cet engouement. En premier lieu, il s'agit toujours d'interprétations de dessins nécessairement imparfaits et confus, où l'imagination reconnaît des formes familières, mais dont elle doit achever ou, au moins, homologuer la configuration, si bien qu'il arrive souvent que l'artiste rectifie ou complète

l'effigie imprécise offerte par la pierre. Il ajoute son art à la nature. Il joue avec elle, comme le dit en propres termes Mainhofer dans sa correspondance (*Ars und Naturæ mit einander Spielen*) (1). L'analogie, la ressemblance commandent l'esthétique, et l'on aime à reconnaître l'action de la divinité, sous forme de sujets religieux, dans les inexplicables images : des crucifix, des vierges, des saints, des ermites, des infidèles à turban, sont identifiés en même temps que des panoramas de villes dévastées, de forêts impénétrables, de longs remous de nuées d'où émergent d'inconcevables sierras, ou la dentelle de l'écume marine brisée contre les récifs. Tout est soupçonné, dévié, déchiffré parfois avec beaucoup de complaisance.

En second lieu, aucune de ces pierres n'est signée : elle est miracle de la nature. C'est la similitude formelle qui intéresse, non la valeur esthétique proprement dite. Aucun artiste, tel plus tard Marcel Duchamp pour les objets fabriqués, n'a l'idée, à vrai dire discutable, de les promouvoir au rang d'œuvre d'art personnelle par la grâce de son choix, qui changerait leur essence et leur destination, par le seul fait qu'il invite le spectateur à apprécier la plus triviale apparence selon des normes nouvelles. L'audace de Duchamp signifie que l'essentiel réside dans la responsabilité prise par l'artiste en apposant sa signature sur n'importe quel objet qu'il a ou qu'il n'a pas exécuté, mais qu'il s'approprie souverainement en le donnant à voir comme œuvre capable de provoquer, au même titre que le tableau d'un maître, l'émotion artistique.

Marcel Duchamp n'est pas le premier à s'être engagé dans cette voie. Au XIXe siècle, en Chine,

(1) Baltrusaitis, *ibid.*, p. 52.

il est arrivé que des artistes, au lieu de peindre, se contentent de découper des plaques de marbre, de les encadrer, de leur donner un titre, de les signer et de les proposer ainsi au public, comme s'il s'agissait de véritables tableaux. Je possède l'une d'elles où le « peintre » a simplement gravé, outre son cachet, son nom Kiao Chan et un titre : *L'indépendance du héros*. J'aperçois ici deux innovations qui contrastent nettement avec le goût de l'Occident pour les pierres imagées : la première, la signature ; la seconde, le fait que, cette fois, c'est l'harmonie des formes ou des teintes qui est recherchée, plutôt qu'une ressemblance merveilleuse et fortuite avec telle ou telle image ou scène particulière fournie par la nature ou par l'histoire. Certes, en Chine, la pratique de la calligraphie décorative avait accoutumé depuis longtemps les yeux à estimer les vertus d'un art qu'on appellerait aujourd'hui non figuratif. Non que les pierres chinoises répondent tout à fait à la définition de celui-ci. Le titre leur impose un sujet, mais il est fort clair que la représentation demeure tout à fait allusive, c'est-à-dire que la correspondance s'avère beaucoup plus affective ou abstraite que morphologique.

A l'heure actuelle, en Occident, les peintres après s'être dégagés de tout sujet, s'attachent à détruire les formes usuelles. Ils s'efforcent le plus possible de s'éloigner du répertoire des figures que la perception du monde des solides a rendues familières à l'homme. D'où ces stries, ces fondus, ces taches, ces marbrures, beaucoup plus proches de la structure fine de la matière telle que la révèle les instruments de précision (microscopes, spectroscopes, etc.), que de la vision commune. Tel tableau ressemble alors à une coupe biologique, moelle de sureau aplatie entre deux lamelles de verre et

agrandie par l'objectif, ou palpe d'insecte, ou flamme décomposée ou argent incandescent, toute image que la technique donne aujourd'hui de la matière, dès qu'elle réussit à en faire apercevoir l'architecture intime. C'est au point qu'un profane risquerait de se trouver embarrassé si on lui demandait de distinguer entre de bonnes reproductions en couleurs de tableaux contemporains des dernières écoles et des photographies scientifiques, ou même industrielles, telles qu'on les trouve en grand nombre dans les publications spécialisées.

Qu'on brouille les légendes et je me demande s'il pourra faire le départ. Pour ma part, me reposant sur le précédent chinois, j'ai osé m'approprier, en y faisant sertir mes initiales, quatre échantillons minéralogiques choisis avec sévérité, au cours d'assez longues recherches dans les cabinets d'histoire naturelle. Pour la composition, pour les couleurs, surtout pour cette réussite irremplaçable qui est l'essentiel de l'œuvre d'art, je leur découvre une puissante séduction. Elle m'apprivoise à une peinture ambitieuse, qui rêve déjà d'aussi merveilleux accords.

Athanase Kircher, panégyriste enthousiaste du *Monde souterrain*, explique que la nature est géomètre, astronome, peintre enfin, reproduisant mieux qu'un artiste ne pourrait faire polygones, astres, sites et visages. Il en propose plus de preuves — hélas, toutes contestables — qu'on ne lui en demande. Mais il ne pense qu'à la peinture figurative. Sur ce terrain, peut-être devrait-on le contredire. Au contraire, pour la peinture non figurative, quand les artistes poursuivent la représentation de l'élémentaire absolu, au-delà du formel et du distinct, peu importe qu'ils s'inspirent ou non des planches en couleurs des ouvrages savants, ils ont beau pro-

curer les natures mortes qui, souvent sans qu'ils aient conscience, correspondent le mieux (parfois à s'y méprendre) à l'image que pour la première fois leur temps parvient à se faire de la chaîne et de la trame ultimes de la matière, il semble bien qu'en ce domaine inédit, la nature leur ait ouvert la voie. Dans les vitrifications immémoriales du profond laboratoire des laves, je ne sais quelle somnambulique sûreté précède la noble et titubante hardiesse des peintres. La grandeur de l'homme fut toujours d'être faillible et de créer à tâtons.

Roger Caillois



Tout un monde

Cette histoire n'a qu'un seul et unique héros : le Cheikh Sayed Farka'. Mes sentiments envers cet homme n'ont fait qu'évoluer avec le temps.

La première fois que je le vis, j'en eus grand'peur. Cette frousse me reprenait chaque fois que je l'apercevais et, tout tremblant, je m'enfuyais. Toutefois je sentais que, de jour en jour, je devenais plus hardi : ma phobie se résorbait. De là à passer au désir de tourner en ridicule le faux monstre, il n'y avait qu'un pas. C'est ce que je fis avec la complicité de jeunes espiègles de mon âge, toujours à l'affût. Plus tard, ce désir de charrier le bonhomme s'est transformé en un sentiment de compassion et de pitié, car je me doutais que son esprit devait être dérangé. Et c'est ainsi qu'est né en moi le désir de lui venir en aide et de le soulager.

Il ne fait aucun doute que cette transformation graduelle de mon attitude envers cet homme n'était que l'indice de mon propre dé-

N.D.L.R. — Youssef el Sebâi est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

veloppement. Lui, en effet, est resté le même : il n'a pas changé d'un iota, sauf pour l'empreinte que l'âge a laissée sur sa personne : le temps détériore, échine, édente, éraille.

Suivons donc les étapes de la vie de notre personnage. La première est celle qui correspond au temps où je le craignais. J'étais alors élève de six printemps à l'école primaire de La Vallée du Nil, à la rue El Sadd, près de la place de Sayeda Zeinab. Le quart de siècle qui s'est écoulé depuis n'a pu effacer de ma mémoire le vif souvenir de ces années d'enfance : tout est là dans mon esprit tel que c'était.

Quatre heures, heure de la sortie ; nous nous précipitions pêle-mêle à travers l'embrasure de la grande porte en bois de l'école pour nous fondre dans la foule des passants, soit en groupes, soit un à un. Les petits bouts d'homme étaient engloutis dans l'immensité de la rue. Invariablement, je butais contre la charrette du marchand de patates. « Patates douces, miel-leuses, grillées au feu du four », disait-il. Un fourneau noir bourré de ce tubercule charnu et farineux trônait au beau milieu de la voiturette.

Et l'on circulait, et l'on dépassait la boulangerie qui débite du pain « Affrangui », ce pain blanc que mangent les étrangers, puis la boucherie et ensuite l'épicerie, pour se trouver en face de la boutique de Maître Abdel Mo'ti, le poissonnier, faisant angle, de l'autre côté de la rue. L'odeur de friture tournoyait pesamment dans l'air. Dans la vitrine, les poissons rangés sur d'épaisses couches de persil reposaient dans de grands plateaux de cuivre. Une grande bouilloire d'où s'échappait une vapeur qui sentait bon était posée sur le feu dans un

coin de la boutique. Maître Abdel Mo'ti remuait avec une louche le contenu de la bouilloire et, dans de petites terrines en terre cuite, servait la « Kousbarya » aux clients accroupis alentours.

Tout me plaisait chez Maître Abdel Mo'ti : l'odeur et la présentation de ce bon poisson pétillant dans l'huile bouillante, le fumet et la couleur de la « Kousbarya », les pyramides de tomates, les gros bocaux de verre remplis d'eau colorée, les grands miroirs parant les murs et cet immense poisson dodu, aux yeux brillants, tenant une grosse branche de persil dans sa gueule. Tout me laissait bouche bée, souhaitant qu'il me soit permis un jour de pénétrer dans ces lieux pour m'y aventurer à mon aise. Pour moi c'était le lieu idéal pour passer le restant de ma vie. Une seule chose gâchait le charme de l'endroit, un seul trouble-fête, un seul sujet d'inquiétude : c'était cet homme bedonnant, portant turban, toge et babouches jaunes, installé à même le trottoir en face de la boutique et absorbé dans la délicate besogne de peler l'ail pour ensuite l'écraser dans un mortier.

Un de mes copains m'avait dit que cet homme était fou ; qu'il l'avait vu un jour en état de démence, poursuivant la foule et la menaçant d'un grand gourdin. Disait-il vrai ? Je n'en savais rien ; toujours est-il que je ne l'avais jamais vu dans pareil état. Mais je ne pouvais que m'en méfier, ne mettant jamais les pieds sur le trottoir où il se tenait en permanence. Et un beau jour le drame se déroula en ma présence : décidément, mon ami avait raison. A ma sortie de l'école, j'entendis un vacarme dans la rue. De loin, j'aperçus le Cheikh Farka', debout à

l'angle de la ruelle d'El Sayeda, dans un état d'extrême surexcitation, frappant le sol avec son gros gourdin. De la bave lui dégoulinait des lèvres, ses joues étaient rouges et gonflées, ses yeux exorbités, et il criait : « O, gendarme... O, gendarme ». J'eus très peur bien que la fureur de l'homme ne prit à aucun moment une forme agressive. Il ne faisait de mal à personne mais répétait ses appels d'une voix rauque, lugubre, soutenue. Exténué, son corps devint flasque, ses paroles se coincèrent dans sa gorge ; alors il commença à se parler à lui-même dans un langage incohérent, incompréhensible. Maître Abdel Mo'ti était accouru ; il posa ses mains sur les épaules de son assistant en lui répétant : « En voilà assez, Cheikh Sayed, cela suffit. » Puis, le prenant par la main, il le rassit à sa place sur le trottoir.

Depuis ce jour, dès que j'apercevais cet homme, je m'échappais, terrifié. Je le revis plusieurs fois par la suite dans ses états de crise, la bouche écumante, le regard horrifié, tel un homme sur le point d'expirer.

Cela dura une, deux ou trois années. L'homme ne changeait pas et moi je demeurais toujours craintif et sur mes gardes. Mais avec le temps bien des choses s'émeussent, même la peur. Ses cris finirent par me laisser froid ; quant à ses crises, je n'y prêtais plus grande attention. Après tout il n'avait attaqué personne, et on pourrait peut-être le considérer comme un objet de curiosité, comme un pantin, aussi amusant qu'un prestidigitateur ou un montreur de singes.

A l'âge où nous étions, mes diabolins de camarades et moi, nous avons le don de tour-

ner les choses les plus graves et les situations les plus dramatiques, en scènes burlesques et en pantalonnades. Comme nous savions que cet homme était capable de violence, nous étions fort vexés de le voir, normalement, d'un calme imperturbable, manipulant les gousses d'ail et le mortier. Alors nous le provoquions, nous l'agacions de mille et une façons. Un jour l'un de nous lui enleva son turban que nous nous passâmes les uns aux autres au milieu de la rue El Sadd, tel un ballon. Il nous courut après, vexé, proférant des menaces. Il n'en pouvait mais, et tout d'un coup, voilà sa crise qui l'assaille et il se mit à frapper le sol de son gourdin en hurlant : « O, gendarme. »

Nos espiègleries se succédèrent : il devait nous en cuire. En effet, les bonnes gens furent scandalisés par notre comportement ; ils se plaignirent au directeur de l'école qui nous gratifia d'une raclée retentissante. On ne nous y reprit plus.



Les années passèrent ; le temps m'avait beaucoup changé. Mon esprit s'était développé, mon corps s'était formé ; je commençais à ressembler à un homme. Notre héros était toujours au même endroit, immuable, inaltérable : tantôt assis auprès de l'ail, tantôt piquant une crise et invectivant contre les gardes-chiourme. « Pauvre diable », m'entendais-je dire parfois. Une voix intérieure me conviait à lui venir en aide. J'essayai un jour de lui fourrer une piastre dans la main pendant qu'il était assis devant un monticule d'ail. Il me regarda, puis

il saisit la piastre, la jeta au loin sans mot dire et continua sa besogne comme si de rien n'était, Cela ne me découragea point; je conservai envers lui une attitude bienveillante jusqu'à ce qu'il se fut convaincu de mes bonnes intentions. Il me connaissait bien maintenant et acceptait mes petits présents.

J'acquis alors la certitude que le pauvre homme n'avait pas conscience des crises qui le harcelaient et l'épuisaient. Les gens croyaient qu'il était possédé par un démon et que ce démon s'emparait de lui pour l'obliger à agir avec violence. Pour eux, le seul remède c'était le « Zar », et à plusieurs reprises ils avaient amené le malheureux à ces séances d'exorcisme, mais en vain: ce démon-là était dur à cuire.

Un soir d'hiver, retournant chez moi, je vis l'homme étendu à même le sol devant la boutique fermée. J'en fus fort étonné; je crus qu'il était souffrant. Je m'approchai de lui et le secouai doucement. Il se réveilla et me demanda ce que je voulais.

— Que fais-tu là, Cheikh Sayed?

— Je dors.

— Et pourquoi ne vas-tu pas dans ta chambre?

— On m'en a chassé.

— Qui t'a chassé?

— La propriétaire.

— Et pourquoi?

— Elle a loué la chambre à un autre; je n'ai pas de quoi payer le loyer.

— Et depuis quand dors-tu ici?

— Depuis deux mois. J'ai trouvé cela dur au début, mais à présent je m'y suis habitué. Bonne nuit.

L'homme se recroquevilla et ferma les yeux. Je compris que je devais partir, mais je n'en fis rien. Son état m'avait fait mal au cœur ; sûrement le froid qui me transperçait devait en faire autant avec lui. Je décidai de ne pas le laisser là ; il fallait lui trouver un gîte. Après un moment de réflexion, je pensai à le prendre chez moi. Il coucherait n'importe où. Mais les miens ne me taxeraient-ils pas de stupidité comme ils le font assez souvent ? Ne me chasseraient-ils pas, me forçant à dormir comme lui, à la belle étoile ? Soudain je me souvins qu'il y avait chez nous une petite cabine de bois sous les escaliers. Elle était étroite, obscure et poussiéreuse, et elle contenait quelques vieux objets hétéroclites, mais je rendis grâce à Dieu de m'en être souvenu. C'était une solution préférable que de coucher à ciel ouvert en plein hiver. Personne ne le remarquerait car je le réveillerais tôt avant que mes parents n'aient ouvert les yeux. Il pourrait par la suite s'abriter tous les jours dans ce réduit sans être aperçu.

Je n'hésitai point ; je réveillai mon bonhomme et ne tardai pas à le convaincre de me suivre. N'allais-je pas lui assurer un logis sans bourse délier ? Nous déambulâmes dans la nuit à travers la ruelle d'El Sayeda, puis par le passage menant au jardin Namiche. En mesure, l'homme heurtait la terre de son pesant gourdin, agrémentant ainsi le mutisme de la nuit, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la maison. Nous y pénétrâmes en silence, je poussai la porte de la cabine sous l'escalier ; les gonds rouillés grinçèrent horriblement. A la lueur d'une allumette nous pûmes voir le petit réduit poussiéreux,

tendu de toiles d'araignées. Il y avait là un long banc qui pouvait servir de couche. Je dis : « Qu'en penses-tu ? » Mais il ne répondit pas : il se jeta sur le banc et murmura : « Bonne nuit. »

Heureux, je le quittai, me promettant d'être debout de bonne heure pour le réveiller. Mais je n'eus pas à le faire, car c'est lui qui fut le premier levé et qui alerta toute la maisonnée. Nous sursautâmes tous, en effet, fort tôt. Tel un forcené, le Cheikh Sayed criait à tue-tête : « O, gendarme... O, gendarme. » Que le diable t'emporte, Cheikh Sayed ; me voilà dans de beaux draps, et toi aussi d'ailleurs. Ta crise ne pouvait-elle pas attendre jusqu'après le chant du coq ?

Je courus au bas des escaliers pour expliquer la situation, pour qu'on ne le prenne pas pour un voleur et qu'on ne le maltraite pas. Je finis par le calmer et je me mis en devoir d'éclaircir la situation. Je racontai toute l'aventure, mettant l'accent sur l'état d'indigence de mon homme. Je réussis à convaincre les miens de le laisser occuper la chambrette, afin d'attirer sur nous la grâce du Ciel.

C'est ainsi que le Cheikh Sayed élit domicile dans le réduit sous l'escalier, et il venait y passer ses nuits. Les miens s'habituerent à sa présence, car il était en général fort calme, en dehors de quelques crises qui, fort heureusement, étaient devenues moins fréquentes. Comme c'était un brave homme, nous nous demandions si nous n'en ferions pas un portier pour lui éviter la corvée de l'ail et du mortier chez Maître Abdel Mo'ti. Je lui en parlai et il acquiesça. A partir de ce jour il ne se rendit

plus chez le marchand de poissons, et ne quitta plus sa cabine et la porte de la maison.

Les jours passèrent et le Cheikh Sayed était devenu un homme fort calme et fort stable : plus de crises ou presque. Il passait le plus clair de son temps enfoui dans son réduit. C'était sa place forte ; il lui avait fait faire une clef et ne le quittait jamais sans le fermer à double tour.

Je ne m'en étonnai point outre mesure, pensant qu'il s'abîmait dans la contrition et la prière et que s'il fermait la porte à clef régulièrement c'était pour éviter l'intrusion des curieux. Mais ce qui attira mon attention c'était que l'homme y transportait des débris de briques rouges et de la terre, parfois aussi de la chaux, du ciment et du sable qu'il prélevait dans un chantier voisin. Que pouvait bien faire le Cheikh Sayed avec ces matériaux ? Pourquoi s'enfermait-il de longues heures durant dans cette pièce étroite ? « Il y a anguille sous roche », me dis-je. Je décidai de tirer tout cela au clair. Plusieurs hypothèses me traversèrent l'esprit. Retape-t-il sa chambre ? Mais pourquoi ces cachoteries ? Et pourquoi ne pas demander qu'on la lui répare sans se donner lui-même toute cette peine ? Bâtit-il une séparation, mais dans quel but ? Aménage-t-il un endroit pour y cacher quelque chose de précieux ? C'est fort possible ; il doit avoir économisé quelques piastres qu'il voudrait mettre en lieu sûr. Mais, à propos, ce maboul était peut-être en train de se construire un tombeau ; ce réduit deviendrait pour lui, de la sorte, un refuge dans cette vie et dans l'autre. Mais qu'avais-je besoin de me fatiguer les méninges ; pourquoi n'irais-je pas tout droit

au but pour constater de mes yeux ce qu'il manigançait ?

Ce même soir, à mon retour au logis, au lieu de monter tout droit dans ma chambre, je m'aventurai au dessous des escaliers. Par le trou de la serrure, une faible lumière filtrait. Je ne m'annonçai pas ; je poussai la porte pour surprendre le bonhomme à l'œuvre. Mais la porte était verrouillée de l'intérieur. Je dus frapper.

— Qui est là ?

— Ouvre, Cheikh Sayed.

— Que veux-tu ?

— Te dire un mot.

— Laisse tomber jusqu'à demain. Je dors.

— Tu ne dors pas.

— J'aurais dû être déjà couché.

— C'est-à-dire que tu peux te lever.

Je m'imaginai que ma curiosité devait l'agacer. J'entendis ensuite un bruit, comme si quelque chose de lourd était traîné sur le sol. Peut-être était-ce le banc qui lui servait de lit. Je dus attendre pendant un bon moment et devant mon insistance il obtempéra. La porte s'ouvrit, mais la carrure de Cheikh Sayed bouchait l'entrée et m'empêchait de voir quoi que ce soit. Sans lui donner de répit, je le poussai et pénétrai dans la pièce. Je ne remarquai rien d'étrange sauf que le banc avait été poussé vers le milieu du réduit comme je l'avais soupçonné. Dans des caisses serrées les unes contre les autres, il avait placé le ciment, la chaux, les débris de briques rouges, le sable et la terre. Dans un coin de la chambre il y avait un monticule de terre pâteuse et un bidon plein d'eau.

Je fixai le Cheikh Sayed du regard. Il tenait

un grand gobelet plein d'eau. Je le plaisantais en montrant du doigt les matériaux de construction :

— Que la Providence te vienne en aide, Cheikh Sayed : je te félicite pour la nouvelle chambre que tu bâtis.

— Dieu te bénisse. N'exagères-tu pas un peu en qualifiant ce lieu de chambre ?

Il partit d'un éclat de rire, ce qui ne m'empêcha pas de pousser plus avant la plaisanterie :

— Dis plutôt que c'est une maison.

— Tu continues à me chiner.

— Que dis-je, ... un immeuble.

— Assez de moquerie ! Moi, bâtir un immeuble ?

— C'est peut-être une cité... La Cité du Cheikh Sayed Farka'.

Je regardais toujours les petits amas de chaux, de sable, de ciment, les débris de briques rouges, et posant une main sur l'épaule de Cheikh Sayed, je continuai à jouer la comédie, disant sur un ton badin :

— En réalité ces matériaux ne peuvent pas suffire à bâtir plus d'une ville. Si tu comptes donc faire de l'urbanisme sur grande échelle, il t'en faudra davantage. Tu pourras chiper demain des quantités plus importantes dans le chantier voisin... pardon, dans les contrées voisines.

L'homme, excédé, me toisa, hocha la tête de l'air de quelqu'un qui s'apitoie sur ma bêtise, et dit d'un ton irrité :

— Sot !!

— Moi, sot ? Que Dieu te pardonne, o, Cheikh Sayed.

— Je veux dire « sot » dans l'art de la

construction, du bâtiment, de la planification.

Puis, saisissant ma tête et l'attirant vers lui, il me chuchota à l'oreille :

— Je suis en train de bâtir tout un monde.

— Un monde ?

— Oui... Oui... Un monde, un univers entier, j'établis un nouveau cosmos.

Il lâcha ma tête, poussa le banc de côté pour découvrir des centaines de petits moulages de terre, serrés les uns contre les autres en rangées bien ordonnées. Le Cheikh Sayed les contempla avec admiration pendant un bon moment, puis il dit d'un ton grandiloquent :

— Qu'en penses-tu ?

— Superbe, très beau... Quel monde !

— Et ce n'est que le commencement. Ce n'est pas grand'chose encore ; c'est le noyau du monde que j'ai décidé de bâtir. Voilà quelques unes de mes créatures.

— Œuvre divine, en vérité.

— Dis plutôt : œuvre du Cheikh Sayed et non point œuvre divine. Je suis, par rapport à ces créatures de terre que tu vois là jonchant le sol, ce que Dieu est par rapport à vous autres.

— Dieu nous pardonne !

— Pardonne qui et pardonne quoi ? Quelle relation peut-il y avoir entre ce que je dis, ce que je fais et la mécréance ? Je m'efforce, moi, de bâtir, de construire et non de ruiner et d'anéantir.

Inutile, pensai-je, de raisonner avec un tel détraqué ; mieux valait éviter les discussions religieuses. Je réfléchis un instant puis me dis qu'il était préférable de convenir de tout ce

qu'il dirait, pour le suivre dans les dédales de sa logique à lui.

Le Cheikh Sayed ne cessait d'admirer les petits moulages en terre, rangés sur le sol. Il hocha la tête à la manière d'un connaisseur et dit :

— Créer un monde, ce n'est pas chose facile. Cela exige un dur labeur, un effort continu.

— Naturellement... naturellement... C'est tout un monde. Que Dieu te vienne en aide.

— Oui, et de la même manière que je viendrai moi-même en aide à mes créatures.

— Si le Cheikh Sayed le veut.

Ayant noté que je m'étais mis au pas, il exhiba une face toute réjouie, posa la main sur mon épaule et dit :

— Tu vois, tu commences à mieux saisir comment l'on doit s'exprimer dans ce monde nouveau.

Il se baissa, saisit quelques objets de terre ayant la forme de quelque chose à quatre pattes, et se mit à les admirer en disant :

— J'ai tout prévu pour eux, tout ce dont ils peuvent avoir besoin en fait d'animaux, oiseaux, insectes ;... des bestiaux qu'ils pourront manger et des bêtes qui les mangeront ; des insectes qu'ils écraseront et d'autres qui leur donneront la mort. Je viens de terminer toutes les créatures domestiques et subalternes. J'ai préparé pour eux tout ce qui leur sera nécessaire. Maintenant, je dois les créer eux-mêmes ; voilà le grand problème : les créer.

Je regardais maintenant des centaines d'autres pièces à deux jambes, me demandant de quel problème il allait encore parler puisqu'il avait déjà fini de fabriquer toutes ces « créatu-

res ». Qu'est-ce qui pouvait bien manquer à son monde de boue ?

Je demandai donc :

— Quel « grand problème » ? Qu'as-tu d'autre à faire ? Toutes ces créatures ne te suffisent-elles pas ? Pour ma part, je m'aperçois que ton monde est complet, Cheikh Sayed. Tu n'as plus qu'à les laisser sur terre et te reposer sur ton banc... je veux dire te reposer dans ton firmament, pour les observer de temps à autre à travers les interstices du banc et les exhorter à t'adresser leurs prières et leurs louanges.

— Non,... mon travail n'est pas encore achevé. Je n'ai façonné que le corps, un travail aisé comme tu le vois. Il y a encore devant moi le grand problème : créer l'esprit et le distribuer, le fixer dans ces corps entassés là devant toi. Cette opération du rationnement de l'esprit, voilà le grand problème. J'aurais pu bâcler la besogne, les laisser sans esprit. Il ne fait aucun doute que cela aurait été beaucoup plus avantageux pour eux... et pour moi. Il se seraient mieux tirés d'affaire, bien mieux que nous ne l'avons fait nous-mêmes. Ils auraient mené une vie simple, dépourvue de toute complication et de tout embarras ; une vie semblable à celle des animaux, sans inventions, sans initiatives, sans tribunaux, sans juges, sans guerres et sans toutes ces choses alambiquées ; une vie enfin où tout se passerait — comme l'entendait le Créateur — aisément, doucement, facilement, simplement. J'aurais donc pu bâcler le travail et les laisser sans esprit et, en ma qualité de créateur, je ne doute pas que j'aurais eu la paix, et quelle paix ! Mais, me prend-on pour un fainéant ? Je veux, je dois créer un vrai monde, avec ses

ennuis, ses avatars et ses difficultés. Oui, je dois répartir l'esprit parmi mes créatures, dut-il leur empoisonner l'existence.

Je contemplai le dispensateur d'esprit et lui dis avec tout le sérieux que mon rôle de pince-sans-rire exigeait :

— Et qui t'empêche d'agir, Cheikh Sayed?

— Personne, absolument personne. Je suis à présent occupé à un travail de dosage, de mélange et de malaxage. Ne crois pas que créer des esprits — des esprits humains — soit chose facile : c'est compliqué au possible.

Il s'interrompit, pointa son doigt vers les caisses contenant les divers matériaux de construction et dit le plus simplement du monde :

— Voilà les ingrédients.

— Quels ingrédients?

— Les ingrédients de l'esprit.

— Ces matériaux sont les composants de l'esprit de tes créatures?

— Cela t'étonne?

— Oh, non... pas du tout. Si la terre a servi à façonner leur corps, rien d'étonnant que le reste serve à constituer leur esprit.

Il était maintenant plongé dans ses pensées. J'intervins :

— Et comment comptes-tu faire les mélanges?

— Tous les esprits ne sont pas composés d'ingrédients en quantités identiques. Il y a forcément des différences. Toutefois, il y a un article qui doit être inclus dans tous les mélanges sans exception. C'est celui-ci.

Et d'une caisse il retira une poignée de ciment et m'en versa un peu dans la pomme de la main. Je m'exclamai :

— Du ciment?

— Du ciment, que tu dis!

Il en rit tout fort. Avais-je encore gaffé ? Il tira mon oreille pour l'approcher de ses lèvres et me dit d'une voix fort basse :

— Apprends donc... apprends. Ne fais pas de nous la risée du monde. Que penseraient-ils de toi s'ils t'entendaient dire que l'esprit humain est composé de ciment ?

— Mille excuses, Cheikh Sayed ; tu avais raison de dire que je suis un sot dans l'art de la création et de la construction. Il m'avait semblé que cette matière ressemblait au ciment que nous utilisons, nous, dans le bâtiment. Comment l'appellez-vous donc dans la confrérie des créateurs ?

— Essence de vanité. Oui. Cela te surprend ? Saches que l'essence de vanité est le composé base de l'esprit humain. L'homme est l'être le plus vain de la terre ; c'est la qualité qui le différencie du reste des animaux.

— C'est étrange.

— Tu trouves cela étrange ? Je pourrais te citer tant d'exemples de vanité humaine que je passerais le reste de ma vie à t'en entretenir. En voilà un, fort clair d'ailleurs :

Je me souviens qu'un jour un majestueux personnage revenait d'un voyage d'agrément à l'étranger. Son cortège devait passer devant la boutique de Maître Abdel Mo'ti. On demanda à celui-ci de faire ériger un dais et des tentures multicolores, de décorer et pavoiser tout son coin, de réunir tous ses ouvriers, grands et petits, pour applaudir et vociférer, de louer des musiciens avec tambours et trompettes et d'organiser un grand tapage et un branle-bas à tout

casser. Mon ancien patron refusa net. « Apportez-moi d'abord », leur dit-il, « mon permis de port d'armes qui traîne depuis des mois au gouvernorat, et puis nous verrons. » En un rien de temps, le permis dûment timbré était entre ses mains. Il demanda alors de l'argent pour distribuer aux ouvriers, et l'on s'exécuta. Enfin le grand jour vint et le cortège du majestueux personnage défila en grande pompe au milieu du tintamarre de la foule.

Dis-moi un peu quel est celui qui s'était laissé prendre à cette comédie et à cette mise en scène? Était-ce le peuple en liesse qui ne savait pas au juste pourquoi il applaudissait? Était-ce le majestueux personnage qui, lui, savait pertinemment que le peuple ignorait pourquoi il s'égosillait? Étaient-ce les hommes du parti de l'opposition qui savent par expérience combien les espèces sonnantes et trébuchantes renforcent les cordes vocales des foules? Pourquoi donc tous ces subterfuges, toutes ces supercheries, toute cette fatigue, tout ce déploiement d'énergie? Penses-tu qu'il y ait un être autre que l'homme pour se livrer à de tels actes de vanité. Je suis, d'autre part, certain que si dans la composition de leur cerveau n'entrait point cette essence dite de vanité, ils n'auraient jamais songé à entreprendre de telles futilités.

A ces mots, je répondis avec conviction :

— C'est fort juste.

Et le bonhomme de continuer ses citations :

— Dis-moi, penses-tu que les ânes, malgré toute leur stupidité, puissent jamais songer à se réunir pour s'amuser à voir certains d'entre eux danser, braire et faire des âneries à qui

mieux mieux? C'est inconcevable, n'est-ce pas? Note bien, malgré tout ce qu'il y a de paradoxal dans cette remarque, que ce sont les hommes seuls qui font pareilles âneries pour amuser leurs semblables. Il leur aurait d'ailleurs suffi de s'observer les uns les autres dans leur vie courante; nul besoin d'aller au théâtre pour cela.

Est-il signe plus évident de la vanité humaine que de faire usage de leur ingéniosité dans le but de détruire en masse leur propre race? Ils ont inventé l'avion pour se détacher de la terre et aller plus vite. Mais, au fond, savent-ils eux-mêmes pourquoi ils tiennent à se déplacer toujours plus rapidement et pourquoi cette bougeotte incessante? Vanité et rien que vanité. Quel est le plus heureux des deux, est-ce l'homme ou l'animal? C'est assurément ce dernier; d'ailleurs tous les malheurs qui frappent les animaux ne proviennent-ils pas des hommes? Tu vois donc quelle place occupe la vanité dans notre vie. As-tu jamais vu un animal boire de l'alcool jusqu'à en perdre la tête et s'effondrer? As-tu vu être plus futile que celui qui tient entre ses doigts un rouleau de papier bourré de tabac qu'il allume d'un bout cependant que de l'autre il aspire et emplit ses poumons de fumée? Il te dira ensuite qu'il n'y a aucun avantage à le faire; qu'il souhaiterait pouvoir ne plus fumer, mais qu'il ne peut cesser ce petit manège nocif. Veux-tu d'autres exemples?

— Non, merci; je les connais tous car je suis un homme.

Le Cheikh Sayed se baissa alors, prit une poignée de sable et raccrocha:

— Quant à ceci c'est l'essence de perfidie,

d'hypocrisie et de mensonge. Je dois en ajouter une certaine quantité à chaque esprit. L'homme doit en posséder pour qu'elle lui permette de se leurrer lui-même d'une part et de mystifier son prochain de l'autre. C'est également cette essence qui lui permet de camoufler ses vices.

Après une pose, je désignai du doigt les débris de briques rouges et dis :

— Et quel est ce composé ?

— C'est l'essence du crime ; certains esprits en ont besoin. Il faut bien qu'il y ait des tribunaux pour qu'on y nomme des juges, des procureurs, des avocats avec leurs clerks et des écrivains publics. Comment concevrais-tu le monde sans eux ? Il en faut pour distraire les gens, car les gens se délassent à écouter le récit des malheurs de leurs semblables. Comment amuser la galerie sans cette essence du crime ? Tout s'enchaîne comme tu le vois.

Intrigué, je continuai mes questions : cette fois je montrai la chaux :

— Et ceci, comment l'appelle-t-on ?

— Essence de bonté. Il sied d'en ajouter à quelques esprits, ne serait-ce que pour maintenir une balance d'ailleurs désirable. Il faut qu'il y ait des braves gens ici et là dans le monde ; ils sont comme l'huile qui lubrifie les machines et maintient leur température à un degré supportable ; autrement, gare !

A ma stupéfaction, le Cheikh Sayed retira de sa poche une petite tabatière. Il l'ouvrit avec précaution et me souffla à l'oreille :

— Il y a là-dedans le virus de l'amour. Lorsque j'en aurai bien fini avec ma besogne, j'en jetterai une toute petite pincée dans chaque

esprit. C'est la source de toutes les merveilles. C'est ce virus qui fait de l'impossible une réalité sur terre. Il peut, quand il le veut, paralyser l'action de n'importe laquelle des autres essences qui composent l'esprit. Il transforme l'essence du crime en essence de bonté et il peut également agir en sens inverse. Il fait faire à l'homme des actes auxquels il n'aurait jamais songé autrement.

Il referma la tabatière et la fourra dans sa poche, puis il montra du doigt la terre noire et dit avec amertume :

— Quant à cela, c'est l'essence de la tromperie et de la trahison. Comme je la hais et comme j'aurais désiré qu'il n'en existât point dans mon monde. Mais qu'y puis-je, mon univers ne peut pas être différent des autres. Cette essence noire, je la distribuerai à beaucoup d'esprits... je la réserverai aux femelles de la création. Je consacrerai une bonne dose de ce composé noir à la femme que dans mon monde je qualifierai de sexe noir et non de sexe faible.

Étrange opinion que celle de cet homme sur les femmes. Je m'apprêtais à lui en demander la cause lorsque je le vis me montrant du doigt quatre statuette en terre, placées sur une étagère. L'une d'elles était plus grande que les trois autres. Et il dit :

— Sais-tu qui sont ceux-ci ?

— Ce sont, sans doute, d'autres créatures ?

Il fit un « non » catégorique d'un énergique signe de tête. Je devins perplexe et demandai :

— Et alors, qui sont-ils ?

— Celle-là, que tu vois à droite, c'est ma

femme. J'ai sacrifié pour elle tout ce que je possédais dans la vie ; mais le virus de l'amour et l'essence noire l'incitèrent à me tromper et elle me quitta, fuyant avec un autre homme. Oui, un homme me l'a volée. Quant à ces trois autres, ce sont mes enfants. On me les a aussi volés : la mort les a fauchés, l'un après l'autre. J'ai crié en vain au secours, j'ai appelé le gendarme de toutes mes forces et à plusieurs reprises pour qu'il arrête la perfide faucheuse d'hommes, pour qu'il me rende mon bien, mais personne n'a répondu à mes appels désespérés. C'est pour cela que je suis resté seul dans la vie, tout seul...

Il baissa la tête sans plus parler, mais bientôt j'entendis des murmures, comme des voix qui viennent de loin : l'homme se parlait apparemment à lui-même :

— Pourquoi ne me bâtirais-je pas un monde à moi où je redonnerais la vie à ceux qui sont partis pour toujours ? Ainsi renaîtraient ma femme, mes enfants.

Puis il releva la tête, la secoua et dit en martelant ses mots :

— Si votre monde m'a déçu, le mien ne me décevra pas.

Mes yeux étaient figés sur l'étagère aux quatre statuettes. Il y avait au bout de cette étagère une boule de terre pâteuse. « Signifiait-elle quelque chose ? » A ma question il répondit sans sourciller :

— C'est mon esprit... mon esprit à moi.

— Et pourquoi le laisses-tu là ? Pourquoi ne le mets-tu pas dans ta tête ?

— Supposes-tu que si je l'avais placé dans

ma tête j'aurais pu faire toutes ces sottises? Me serais-je esquiné à façonner toutes ces créatures ennuyeuses et fatigantes et à me mettre sur le dos les problèmes et les querelles de leur monde? Décidément, tu ne cesses de m'étonner.

Youssef El Sebaï
traduction française
de La Revue du Caire



Petits poèmes du Nil

I

*« Voyageur ! Le soir tombe.
La roche garde une haleine tiède :
Et sur la pourpre de l'horizon
Flottent les étendards de ton bonheur,
Les étendards enfin déployés de ton bonheur.
Goûte la rosée crépusculaire
Sur ta lèvre qui sait la mer mieux que tes yeux. »*

*Vie ! je te fixe enfin !
O ne me redis plus !
« Je suis ton masque
Et comme Dieu, je te connais. »*

*O ne me redis plus :
« Cette pourpre là-bas
Est le sillage de la montée de ton enfer. »*

*Mais dis-moi :
« C'est mon tour de partir pour changer,
Et quand je reviendrai, je serai ton attenté. »*

(A bord de l'André Lebou)

II

*Je suis le Fleuve venu d'Ailleurs
Et je suis l'Eau qui vous est inconnue,
Sauf par le diamant de la larme infinie.*

*Adorez-moi :
Je suis le lit des hommes,
Je suis le limon des hommes,
Je suis la vie et le moment dans les espaces désolés.*

*Sous l'arche du Soleil je passe avec délice
Et son sang, sous ma nuit, éclaire le poème.
Si je vais vers la mer mon désastre est de pourpre.
Qu'importe, ô vérité fluente !
Je suis ton corps.*

III

*De toutes ces barques heureuses sur le fleuve,
Avec leurs voiles dans le vent
Et leurs rames dans le soleil,
Une brûla sur l'eau.
Et ce fut une fête étrange sur les sillages.*

*De tous ces éperriers éperdus sur le fleuve,
Avec leurs ailes dans le vent
Et leurs griffes dans le soleil,
L'un s'enfuit au désert.
Et ce fut une fête étrange sur les grands sables.*

*Oiseau de feu ! Barque de flamme !
Vous avez fui comme étoiles filantes,
Quelle folie vous consuma, ô solitaires !
Dans mon cœur fraternel
Dort votre cendre sainte.*

IV

o Madame Georges Zink.

*A l'ombre de la voile sur le fleuve,
A l'ombre du temple aux colonnes d'or,
J'entends battre mon cœur sans âge :
Les Dieux m'ont accueilli dans leur contrée.
Que me sert de chanter ?
Cet arbre sabéen qui pleure avec le temps,
Je le suis devenu,
Et ce miroir du ciel
Et ces tombeaux qui remontent les siècles.
La coupe déborde de mon bonheur.
Je chante sans chanter.
Je n'ai plus de frontières.*

V

*Nous étions dans le mystère illuminé,
Qui fleurissait comme une rose au bord des sources;
Nous suivions le sillage aimanté des prophètes.*

*Le hasard musical, la raison de nos jours,
L'éclair jusqu'à son secret ;
Le passé, l'avenir, étoiles confondues !*

Instant.

*Chacun est ébloui dans son enfance.
Chacun est transposé dans sa résurrection.*

VI

*J'accours vers toi, tous les vents se sont tus,
Mais je connais le vent ;
Les lys se sont fanés le long des tiges,
Mais le seul lys a gardé sa rosée.
Le monde(il n'est plus qu'un sillage
Sur le cœur et sa nostalgie.
J'accours,
Aveugle-moi, énigme radieuse !
Que j'ôte le masque pour écrire le dernier poème !*

VII

*Voleur de tombes
Dans la nuit du fleuve
Et du secret des masques,
Je t'apporte la Vie
Et la Palme des Années.*

*Voleur de tombes
Dans la nuit du fleuve,
Voici la fleur fanée
Dans une main encor
Qui rêve de la terre*

*O cange sacrée
Et sous les paupières,
Descendons l'eau morte
Jusqu'au Lotus qui veille
Sur l'extase et l'oubli.*

André Bellivier

GERARD DE NERVAL ET L'EXPEDITION DE RICHARD LEPSIUS

Gérard de Nerval (1^{re} 2) ne s'intéresse pas aux monuments de l'Égypte ancienne. Son séjour à Alexandrie fut certainement très bref ; on est néanmoins surpris d'une note aussi sèche : « Je suis allé voir la colonne de Pompée et les bains de Cléopâtre » (3). Gérard juge inutile de consigner ses impressions ; plus encore, il ne demande pas à voir les fameuses aiguilles pour les comparer à l'obélisque qui se dresse depuis peu sur la Place de la Concorde à Paris.

Au Caire, notre voyageur aime à se mêler à la foule bruyante des allées de Choubrah ou des rues

(1) Bibliographie de base : Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Collection Nationale des classiques français, édition critique de Gilbert Rouger, 4 vol., Paris, Imprimerie Nationale, 1950 (cité ici sous l'abréviation : Gilbert Rouger, *Voyage*) ; Richard Lepsius, *Letters from Egypt, Ethiopia, and the Peninsula of Sinai* (traduction L. and J.B. Horner), London, 1853 (cité ici sous l'abréviation : Lepsius, *Letters*).

(2) Voir nos précédents articles sur le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval : *Gérard de Nerval au Caire*, dans *Revue du Caire*, mars 1956, p. 171 - 197 ; *Les reliques égyptiennes de Gérard de Nerval*, dans *Revue du Caire*, mai 1956, p. 370 - 389 et juin 1956, p. 51 - 62 ; *L'Égypte, Nerval et le daguerréotype*, dans *Revue du Caire*, septembre 1957, p. 211 - 226 ; *Histoires surnaturelles*, dans *Revue du Caire*, janvier 1958, p. 1 - 16.

(3) Gilbert Rouger, *Voyage*, I, p. 250.

commerçantes du Mousky ; il recherche le spectacle des cortèges animés qui rassemblent tout un quartier pour un mariage, la ville entière pour les fêtes religieuses. Ce qu'il lui faut, c'est « la nature vivante » (4). Pourtant s'il est ému par un « paysage » brusquement apparu au détour d'une ruelle ou au sortir de la ville, reste-t-il insensible à toute forme de l'art ? Les vestiges de la civilisation pharaonique l'ont peut-être (5) laissé indifférent ; en revanche Nerval se plaît à admirer les réalisations de la civilisation arabe, si merveilleusement adaptée à la vie moderne de la cité : « Le Caire doit à ses inépuisables carrières du Mokatam, ainsi qu'à la sérénité constante de son climat, l'existence de monuments innombrables ; l'époque des califes, celle des soudans et celle des sultans mamelouks se rapportent naturellement à des systèmes variés d'architecture dont l'Espagne et la Sicile ne possèdent qu'en partie les contre-épreuves ou les modèles. Les merveilles moresques de Grenade et de Cordoue se retracent à chaque pas au souvenir, dans les rues du Caire, par une porte de mosquée, une fenêtre, un minaret, une arabesque, dont la coupe ou le style précise la date éloignée. Les mosquées, à elles seules, raconteraient l'histoire

(4) Gilbert Rouger, *Voyage*, I, p. 250. — Gérard ne s'exprime pas autrement dans une lettre à son père (2 mai 1843) : « Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes des cités mortes » (Nerval, *Oeuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 867, lettre 96).

(5) Il faut à ce propos relever dans l'ouvrage de Nerval cette définition de l'Égypte qui nous paraît, bien qu'inattendue sous la plume de son auteur, particulièrement heureuse : « n'est-ce pas toujours, d'ailleurs, la terre antique et maternelle où notre Europe, à travers le monde grec et romain, sent remonter ses origines ? » (Gilbert Rouger, *Voyage*, II, p. 15).

« entière de l'Égypte musulmane... » (6).



Mais Nerval ne pouvait manquer, ne fût-ce que poussé par la simple curiosité, d'aller contempler de près les Pyramides, « la seule merveille du monde que le temps nous ait conservée » (7).

Il n'entre pas dans notre propos de commenter les trois premiers chapitres de la IV^e Partie des *Femmes du Caire* qui sont consacrés à cette visite. Nous nous bornerons à citer les passages qui sont indispensables à la bonne compréhension de l'étude que nous avons entreprise.

« Avant de partir, j'avais résolu de visiter les
« pyramides, et j'allai revoir le consul général pour
« lui demander des avis sur cette excursion. Il vou-
« lut absolument faire encore cette promenade avec
« moi, et nous nous dirigeâmes vers le vieux
« Caire... » (Mais le consul Gauthier d'Arc, malade,
ne put traverser le Nil et rentra chez lui ; il chargea
Nerval de lui rapporter une momie d'ibis.) « Je dus
« alors m'embarquer seul à la pointe de l'île de
« Roddah... » (Et Gérard se fait hisser au sommet
de la grande pyramide.)

« Après avoir parcouru des yeux tout le pano-
« rama environnant..., je me préparais à redescen-
« dre, lorsqu'un *monsieur* blond, d'une belle taille,
« haut en couleur et parfaitement ganté, franchit,
« comme je l'avais fait peu de temps avant lui, la
« dernière marche du quadruple escalier, et
« m'adressa un salut fort compassé, que je méritais
« en qualité de premier occupant...

(6) Gilbert Rouger, *Voyage*, II, p. 10.

(7) Gilbert Rouger, *Voyage*, IV, p. 240 (variante du texte original paru dans le *National* en 1850).

« « Monsieur, me dit l'inconnu avec un accent
« légèrement germanique, je suis heureux de trou-
« ver ici quelqu'un de civilisé. Je suis simplement
« un officier aux gardes de S.M. le roi de Prusse.
« J'ai obtenu un congé pour aller rejoindre l'expé-
« dition de M. Lepsius, et comme elle a passé ici
« depuis quelques semaines, je suis obligé de me
« mettre au courant... en visitant ce qu'elle a dû
« voir ». Ayant terminé ce discours, il me remit sa
« carte, en m'invitant à l'aller voir, si jamais je pas-
« sais à Postdam.

« « Mais, ajouta-t-il voyant que je me préparais
« à redescendre, vous savez que l'usage est de faire
« ici une collation... Et, si vous avez appétit, je vous
« offrirai votre part d'un pâté dont un de mes
« Arabes s'est chargé... ».

« La conversation du Prussien me plut beau-
« coup pendant le repas. Il avait sur lui des lettres
« donnant les nouvelles les plus fraîches de l'expé-
« dition de M. Lepsius qui, dans ce moment-là, ex-
« plorait les environs du lac Moeris et les cités
« souterraines de l'ancien labyrinthe. Les savants
« berlinois avaient découvert des villes entières
« cachées sous les sables et bâties de briques...

« Cependant, le soleil était devenu trop ardent
« pour que nous pussions rester longtemps sur la
« plate-forme...

« Il s'agissait de quitter la plate-forme et de
« pénétrer dans la pyramide, dont l'entrée se trouve
« à un tiers environ de sa hauteur. On nous fit
« descendre cent trente marches... Cependant nous
« arrivâmes sans accident à l'entrée de la pyramide.

« C'est une sorte de grotte aux parois de mar-
« bre, à la voûte triangulaire, surmontée d'une
« large pierre qui constate, au moyen d'une inscrip-
« tion française, l'ancienne arrivée de nos soldats

« dans ce monument : c'est la carte de visite de
« l'armée d'Egypte, sculptée sur un bloc de marbre
« de seize pieds de largeur. Pendant que je lisais
« avec respect, l'officier prussien me fit observer
« une autre légende marquée plus bas en hiérogly-
« phes, et, chose étrange, tout fraîchement gravée.

« Il savait le sens de ces hiéroglyphes moder-
« nes inscrits d'après le système de la grammaire de
« Champollion. « Cela signifie, me dit-il, que l'expé-
« dition envoyée par le roi de Prusse et dirigée par
« Lepsius, a visité les pyramides de Guizeh, et
« espère résoudre avec le même bonheur les autres
« difficultés de sa mission... ».

« Le lendemain on nous conduisit sur l'empla-
« cement de Memphis, situé à près de deux lieues
« vers le midi... Parlerai-je encore de Saccarah, où
« l'on arrive ensuite... Quant aux ibis, leurs restes
« sont enfermés dans des vases en terre de Thèbes...

« Je pus remplir facilement la commission que
« m'avait donnée le consul ; puis je me séparai de
« l'officier prussien, qui continuait sa route vers
« la Haute-Egypte, et je revins au Caire, en des-
« cendant le Nil dans une cange.

« Je me hâtai d'aller porter au consulat l'ibis
« obtenu au prix de tant de fatigues ; mais on
« m'apprit que, pendant les trois jours consacrés à
« mon exploration, notre pauvre consul avait senti
« s'aggraver son mal et s'était embarqué pour
« Alexandrie.

« J'ai appris depuis qu'il était mort en Espa-
« gne. » (*)

(8) Gilbert Rouget. *Voyage*, II, p. 71 - 81.



L'excursion à la grande pyramide. Passons rapidement sur une erreur de Nerval : sa promenade à Gizah et à Saqqarah ne lui prit que deux journées pleines ; il passa une seule nuit « dans une *locanda* italienne » (9).

Examinons plutôt les conditions dans lesquelles il entreprit sa promenade. Dans une lettre non datée, Gérard confie à son père : « Dans deux jours, « Ibrahim-Pacha nous a promis de nous conduire « lui-même à Gizeh et aux Pyramides. M. Perron « nous a fait recevoir à la Société égyptienne où « nous avons tous les livres possibles concernant « l'Égypte, ce qui me permet d'étudier à mesure « que je vois les choses. Il s'était répandu quelques « bruits de peste à Malte et à Syra qui nous avaient « un peu effrayés pendant notre traversée, mais ici « il se trouve qu'il ne se trouve absolument rien... « Toutefois nous n'allons pas tarder à nous mettre « en route pour visiter encore quelques points du « pays et nous diriger ensuite vers la Syrie, afin « d'être à Jérusalem aux fêtes de Pâques. » (10)

Comme, en 1843, les fêtes de Pâques tombaient le 16 avril, cette lettre doit être datée, au plus tard, du début du mois de mars et non d'avril comme l'ont fait ses éditeurs ; en effet, six semaines paraissent tout juste suffisantes, à cette époque, pour visiter les environs du Caire, puis aller à voile du Caire à Damiette, de Damiette à Beyrouth et, par terre, de Beyrouth à Jérusalem.

On comprend mal, d'autre part, comment

(9) Gilbert Rouger, *Voyage*, II, p. 90. Cf. note 32.

(10) Nerval, *Oeuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 865, lettre 95.

Nerval a pu se lier avec le fils et l'héritier de Mohammed Ali, alors qu'il n'a pas jugé bon de faire une seule visite à son compatriote, Soliman Pacha, qui réunissait régulièrement chez lui tous les Français établis en Egypte et recevait princièrement tous ceux qui passaient par le Caire.

Quoi qu'il en fût, l'excursion prévue avec Ibrahim-Pacha n'eut pas lieu ainsi que nous l'apprend une autre lettre de Gérard à son père, celle-ci datée du 18 mars 1843, portant le timbre de la poste d'Alexandrie du 7 avril ⁽¹¹⁾.

« Voilà quinze jours que je n'ai pu t'écrire,
 « parce qu'il ne part pas de paquebots au commen-
 « cement du mois de mars. Je crains maintenant
 « que tu ne m'aies écrit à Beyrouth, où nous de-
 « vions aller et nous arrêter quelque temps, comme
 « je te l'ai écrit. Mais, au moment du départ, nous
 « avons appris, par les journaux de Malte et de
 « Smyrne, que la peste venait de se déclarer à
 « Beyrouth et qu'il y mourait quarante personnes
 « par jour. Comme nous nous y rendions justement
 « pour éviter la saison de la peste en Egypte, nous
 « avons hésité entre les deux dangers... Nous avons
 « déjà visité à peu près tous les environs et pour-
 « tant nous n'avons pas même trouvé le temps
 « d'aller aux Pyramides. Je n'ai voulu, du reste,
 « voir chaque lieu qu'après m'en être suffisamment
 « rendu compte par les livres et les mémoires. A
 « la Société Egyptienne, j'ai trouvé réunis presque
 « tous les livres anciens et modernes qui ont été
 « publiés sur le pays, et je n'en ai lu encore qu'une
 « bien faible partie. Mais la cause principale de
 « notre retard à visiter les Pyramides, c'est que

(11) Nerval, *Oeuvres*. Bibliothèque de la Pléiade. I, p. 862 - 863, lettre 94, et p. 1275.

« notre consul général, M. Gauthier d'Arc, nous
 « avait promis de nous y conduire, et, comme il
 « nous a fait visiter plusieurs points au moyen de
 « sa voiture, nous attendions son loisir pour cette
 « dernière exploration. Malheureusement le pauvre
 « consul est tombé malade, il a vomi le sang et s'est
 « décidé à retourner à Alexandrie, où est le siège du
 « consulat. Nous avons donc perdu sa société et
 « celle de sa maison, qui était fort agréable. »

Les renseignements fournis par cette lettre sont très importants ; le 16 mars, Nerval n'a pas encore visité les Pyramides et il n'a pris aucune disposition pour cette excursion qui fait partie de ses projets. D'autre part, à cette date, Gauthier d'Arc a déjà quitté le Caire pour Alexandrie⁽¹²⁾ ; tout ce qui concerne le consul général dans le récit de Gérard est donc purement et simplement imaginaire.

Il nous faut donc chercher d'autres indices. En étudiant, par exemple, la composition du *Voyage en Orient*, aurons-nous la chance de déterminer avec plus de précision la date de la visite des Pyramides, date comprise entre le 16 mars (lettre citée) et le 2 mai (Nerval quitte le Caire pour Damiette)⁽¹³⁾.

Les trois chapitres qui relatent la promenade à Gizeh et à Saqqarah sont immédiatement suivis du chapitre intitulé «Départ » et immédiatement précédés d'une scène qui s'est passée le 24 avril (les Afrites, Cham en-Nessim)⁽¹⁴⁾ ; antérieurement,

(12) Le consul général « mourut à bord de la frégate anglaise *la Médée*, en vue de Barcelone, le 26 avril 1843 (Gilbert Rouger, *Voyage*, IV, p. 222).

(13) Nerval, *Oeuvres*, Bibliothèque de la Pléiade. I, p. 866. lettre 96.

(14) Cf. notre article, *Gérard de Nerval au Caire*, dans *Revue du Caire*, mars 1956, p. 179.

Nerval avait décrit le retour des pèlerins de la Mecque (6 avril). Faut-il en conséquence admettre que Gérard a écrit son ouvrage en se souciant de la suite chronologique de ses expériences ? En ce cas, il aurait visité les Pyramides entre le 24 avril et le 2 mai.

Mais nous devons prendre garde de conclure trop vite. Nerval est un artiste qui a souvent remanié l'économie de ses œuvres. Nous nous servons de l'édition définitive du *Voyage en Orient*, celle de 1851, mais nous savons que « Les Pyramides », avant de former la IV^e Partie des *Femmes du Caire*, ont d'abord été publiées séparément, puis dans les *Scènes de la vie orientale* où elles formaient le chapitre II de l'*Epilogue des Druses et Maronites* (15).

Pour écrire ces trois chapitres, Nerval a certainement utilisé, sinon un fragment de *Journal* qui a aujourd'hui disparu, du moins ses souvenirs récents puisqu'il paraît probable qu'il les a rédigés pendant son séjour à Constantinople (16). Il a voulu introduire dans une expérience vécue les innombrables notes qu'il avait recueillies dans les ouvrages les plus extraordinaires. Aussi, pour donner plus de vie à son récit, a-t-il glissé les textes copiés dans un dialogue et « inventé » le compagnon de Lepsius, cet officier prussien, féru d'égyptologie, mais d'une

(15) Gilbert Rouger, *Voyage*, IV, p. 240.

(16) Dans les premières versions, les chapitres relatant la visite à Gizah et Saqqarah ne se terminaient pas par cette simple phrase « J'ai appris depuis qu'il était mort en Espagne », mais par un paragraphe qui commence ainsi : « Si je parle ici de ces événements éloignés déjà, c'est que je viens de recevoir à Constantinople la triste nouvelle de sa mort. Et c'est au milieu du cimetière de Galata, devant l'éblouissant tableau de Constantinople et de Scutari, qui bordent sous mes yeux la côte d'Europe et la côte d'Asie, que je pense tristement à cette fin. . . »

égyptologie pour le moins curieuse. Mais a-t-il réellement « inventé » ce personnage ?

La crise politique de 1840-1841, pendant laquelle Lamartine et Musset s'étaient considérablement engagés, n'avait en rien modifié les sentiments de Gérard pour l'Allemagne, une Allemagne qu'il connaissait bien pour l'avoir visitée, pour s'y être fait des amis et pour en savoir si bien la langue qu'il n'avait pas hésité à entreprendre et à mener à bien la traduction du *Faust* de Goethe.

Or, peu de mois avant l'arrivée de Gérard au Caire, une mission prussienne, dirigée par Richard Lepsius, était venue s'installer près des Pyramides de Gizah, puis à Saqqarah. Faut-il alors s'étonner de ce que Nerval ait cherché à entrer en contact avec les membres de cette expédition qui venaient sans doute, parfois, se reposer dans la capitale des fatigues du chantier ? Ibrahim-Pacha et Gauthier d'Arc n'avaient pu le conduire aux Pyramides ; Gérard n'attendit-il pas une occasion favorable pour faire la visite qu'il avait si étrangement préparée avec l'un des compagnons de Lepsius ? Lecteur assidu de Jean-Paul Richter, Nerval souhaitait certainement s'enfoncer à l'intérieur de la grande Pyramide en compagnie de l'un de ces Allemands pour lesquels il n'y a pas de frontière entre le rêve et la réalité.

*
**

L'expédition prussienne de Richard Lepsius.

Le 18 septembre 1842, les membres de la mission confiée par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, à Richard Lepsius se retrouvaient à Alexandrie. Il y avait là le chef de chantier, G. Erbkam, de Berlin, les peintres et dessinateurs, Ernest et Max Weiden-

bach, de Naumbourg, et J. Frey de Bâle, le spécialiste en moulages, Franke, et deux Anglais, J. Bonomi et J. Wild. Après un séjour suffisant à Alexandrie et au Caire, l'expédition s'établit au pied des Pyramides de Gizah à partir du 9 novembre ; en février 1843, elle s'installa à Saqqarah.

La composition de l'équipe varia peu. Frey tomba malade et, en août 1843, il fallut le renvoyer en Europe et le remplacer par un peintre de Leipzig, O. Georgi ; J. Wild, au même moment, fit part de son intention de ne pas accompagner ses compagnons en Haute-Egypte, en Nubie et au Soudan ⁽¹⁷⁾. En revanche, un nouveau venu, Hermann Abeken, se joignit à l'expédition, le 10 décembre 1842, pendant qu'elle (campait aux Pyramides ⁽¹⁸⁾) : il la suivit jusqu'au Soudan et même en Palestine (1845).

Abeken. Ce jeune homme qui devint par la suite diplomate (conseiller de légation, 1852) ⁽¹⁹⁾, était venu visiter l'Égypte par ses propres moyens ; le consul de Prusse au Caire, von Wagner, le mit en rapport avec Lepsius ; celui-ci accepta la proposition qui lui fut faite : Abeken l'accompagnerait partout où il irait, mais conserverait, par rapport aux membres de l'expédition, une situation parfaitement indépendante. Abeken sut se rendre utile : on lui doit notamment deux rapports sur le séjour de l'expédition au Soudan ; il se montra, d'autre part, un compagnon agréable avec, ainsi que le note Lepsius lui-même, « son caractère constamment enjoué et sa conversation instructive et de haute tenue intellectuelle » ⁽²⁰⁾.

(17) Lepsius, *Letters*, p. 12.

(18) Lepsius, *Letters*, p. 55.

(19) Lepsius, *Letters*, p. 12.

(20) Lepsius, *Letters*, p. 55.

Le compagnon de Nerval. Il n'est que de relire le texte de Nerval pour imaginer aussitôt que c'est avec Abeken qu'il a visité les Pyramides de Gizah et Saqqarah. Le « *monsieur* blond, d'une belle taille, haut en couleur et parfaitement ganté... qui lui tendit sa carte en l'invitant à l'aller voir, si jamais il passait à Potsdam », Nerval l'avait très probablement rencontré peu de temps auparavant au Caire ; sa conversation lui plût ; il retrouvait en ce jeune prussien l'âme allemande, romantique par excellence, qu'il avait découverte au cours de ses voyages ou de ses lectures. Abeken accepta de conduire Gérard dans deux sites qu'il connaissait bien : un touriste de passage, grimpant seul sur la plate-forme de la pyramide de Chéops, n'aurait pas pris la précaution de se conformer à l'usage en apportant une collation ⁽²¹⁾.

Avant d'entrer dans la pyramide, Abeken montra à Nerval l'inscription que Lepsius avait conçue lors de sa première visite aux Pyramides, rédigée, fait graver, puis inaugurée au début de l'année 1843. Mais Abeken n'était pas égyptologue. Laissons à Lepsius lui-même la responsabilité de la traduction des onze colonnes verticales de son texte hiéroglyphique :

« Paroles dites par les serviteurs du roi, Soleil
« et Rocher de la Prusse, qu'il donne éternellement
« la vie !, à savoir : Lepsius le scribe, Erbkam l'ar-
« chitecte, les frères Weidenbach les peintres, Frey
« le peintre, Franke le mouleur, et les serviteurs
« de la reine (d'Angleterre) Bonomi le sculpteur.

(21) Cf. Eugène Poitou, *Un hiver en Egypte*, 3e édition, Tours, 1876, p. 319 : « La plate-forme qui termine aujourd'hui la grande pyramide a trente-neuf mètres de tour. Les Anglais aiment à y dîner ».

« Wild l'architecte. Tous acclament l'Aigle, le Pro-
 « tecteur de la Croix, le roi, Soleil et Rocher de la
 « Prusse, le fils du Soleil, qui protège sa Patrie,
 « Frédéric-Guillaume IV, Philopator, le Père de son
 « peuple, le Bienveillant, le Favori de la Sagesse
 « et de l'Histoire, le Gardien du Rhin, celui que
 « l'Allemagne a choisi, celui qui donne la Vie. Puisse
 « Dieu omnipotent donner au Roi et à son épouse,
 « la Reine Elisabeth, qu'elle vive !, Philométor, la
 « Mère de son peuple, la Bienveillante, une vie lon-
 « gue et toujours renouvelée sur la terre, et une
 « demeure bénie dans le ciel pour l'éternité ! En
 « l'an de grâce, 1842, le 10^e mois, le 15^e jour, pour
 « l'anniversaire de la 47^e année de Sa Majesté, sur
 « la Pyramide du roi Chéops ; la 3^e année, le
 « 5^e mois, 9^e jour du règne de Sa Majesté ; 3614^e
 « année depuis le commencement de la période
 « sothiaque à partir du roi Merenptah. » (22)

Abeken se destinait à la diplomatie ; ses compagnons lui avaient très certainement traduit l'inscription imaginée avant son arrivée ; mais il préféra se retrancher derrière une demi-ignorance de la langue hiéroglyphique. Il aurait, en effet, été gêné de saluer, devant Nerval, le roi de Prusse comme « le Gardien du Rhin », alors que deux ans auparavant Musset s'était écrié « Nous l'avons eu votre Rhin allemand... » ; et, à une époque où l'Europe entière soutenait l'Autriche à qui avait été confiée la présidence de la Confédération germani-

(22) Lepsius, *Letters*, p. 57 (lettre du 17 janvier 1843). — Nous avons nous-même apporté quelques améliorations à cette traduction d'après le texte hiéroglyphique, un texte qui, en plusieurs passages, est intraduisable. — Cf. Goyon, *Les inscriptions et graffiti des voyageurs sur la grande Pyramide*, Le Caire 1944, pl. CXVII (texte), p. LXXVI - LXXVII (commentaire).

que, il aurait été mal venu de dire à un Français que l'Allemagne avait délibérément choisi la Prusse pour faire son unité.

Mais tout laisse croire que Nerval ne fut pas dupe de l'évidente vanité prussienne. Et, pour ses lecteurs, il jugea bon d'insister sur le fait que l'expédition prussienne ne faisait que continuer l'œuvre entreprise, sous Bonaparte, par l'Institut d'Égypte (23). Hélas ! ses réactions l'entraînèrent trop loin : « la carte de visite de l'armée d'Égypte, sculptée dans un bloc de marbre de seize pieds de largeur » (24) n'exista jamais que dans son imagination ; personne ne la vit avant lui (25) et les voyageurs qui lui succédèrent à l'entrée de la pyramide de Chéops ne la virent pas non plus (26).

*
**

Date de l'excursion de Nerval aux Pyramides.

Nous avons précédemment indiqué que le 16 mars 1843 Nerval n'avait pas encore visité les Pyramides. Maintenant que nous connaissons l'identité de son compagnon, pouvons-nous déterminer avec plus de précision la date de cette promenade. Cela nous paraît parfaitement possible.

La liberté dont jouissait Abeken dans le camp

(23) Gilbert Rouger, *Voyage*, II, p. 78.

(24) Gilbert Rouger, *Voyage*, II, p. 79.

(25) Citons simplement : *Voyage de M. le Maréchal duc de Raguse...*, Bruxelles, 1837, IV, p. 12-13 ; Marmont recherche en Égypte les souvenirs de l'expédition de 1798-1801 ; il trouve son nom gravé sur la plate-forme, le grave une seconde fois ; il aurait certainement relu avec joie une inscription de ses anciens compagnons.

(26) Par exemple, Maxime du Camp, *Le Nil, Égypte et Nubie*, 4^e édition, Paris, 1877, p. 68 ; il n'est question que de l'inscription de Lepsius.

de Saqqarah n'était pas totale ; il s'était volontairement engagé à aider ses compagnons et l'intérêt de leurs découvertes le retenait certainement auprès d'eux.

Cependant nous connaissons un certain nombre de faits qui, groupés, peuvent éclaircir le problème. Dans sa lettre du 16 mars, Nerval ne mentionne pas Abeken ; il l'a peut-être déjà rencontré, mais il n'a pas encore organisé avec lui l'excursion souhaitée : il en aurait parlé d'une manière ou d'une autre à son père. La promenade n'a donc pas eu lieu en mars.

En avril 1843, les fêtes religieuses se succédèrent en Egypte : retour des pèlerins de la Mecque, Mouled en-Nabi, Dozeh, Pâques coptes, Cham en-Nessim. Il est donc probable que le chantier de Saqqarah a été fermé pendant plusieurs jours. Nous savons, d'autre part, que le prince Albert de Prusse revint de Haute-Egypte le 3 avril ⁽²⁷⁾. Lepsius dont la mission était directement protégée par son souverain, dut se mettre à l'entière disposition du prince qu'il n'avait pas pu rencontrer à son premier séjour au Caire. Abeken, jeune étudiant fraîchement sorti de l'Université, sans lien effectif avec l'expédition, n'avait pas semblable obligation ; il était, au contraire, forcé de se montrer très discret. Lepsius commença par accompagner le prince dans une visite de la capitale en fête ⁽²⁸⁾, puis, le 7 avril, il l'emmena, avec Erbkam, aux Pyramides, puis à Saqqarah ⁽²⁹⁾. Le soir de ce jour, Erbkam resta au camp. Le 8, Lepsius montra au prince les mosquées du Caire et le Nilomètre ⁽³⁰⁾. Dans le courant de la

(27) Lepsius. *Letters*, p. 70.

(28) Lepsius. *Letters*, p. 70 - 72.

(29) Lepsius. *Letters*, p. 72 - 73.

(30) Lepsius. *Letters*, p. 73 - 74.

matinée du 9, Erbkam vint apprendre au chef de l'expédition que le camp de Saqqarah avait été, la nuit précédente, attaqué par des pillards : en dehors d'Erbkam, dormaient à Saqqarah, cette nuit-là, Frey, Ernest Weidenbach et Franke⁽³¹⁾.

Ainsi les 7, 8 et 9 avril, Abeken n'est ni avec Lepsius, ni avec les autres membres de la mission prussienne. Tout semble se passer comme si Nerval l'avait rencontré le 6 au Caire, pendant les fêtes du retour des pèlerins, et l'avait revu le lendemain, jour où le prince Albert, Lepsius et Erbkam se rendaient à Gizah et à Saqqarah, pour organiser leur excursion des Pyramides : Celle-ci aurait eu lieu le 8 ; Nerval et Abeken auraient passé la nuit dans l'auberge de M. Hills⁽³²⁾, pendant que les Bédouins pillaient le camp de Saqqarah. Le 9, les deux voyageurs auraient visité Memphis et le puits aux momies. Abeken, prévenu de l'aventure survenue à ses compagnon, aurait alors rejoint le campement (et non la Haute-Egypte, comme il est dit dans le *Voyage en Orient*), tandis que Nerval, dans l'après-midi, s'embarquait sur une cange pour regagner Boulaq.



Abeken écrit à Nerval. Des liens d'amitié

(31) Lepsius, *Letters*, p. 74 - 75.

(32) Comte de Pardieu, *Excursion en Orient. L'Égypte (1849), le Mont-Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, le Liban*, Paris, 1851, p. 58 (Aux Pyramides) : « Nous arrivâmes, après le coucher du soleil, aux bords de rochers sur lesquels sont assises les pyramides. Ces rochers sont percés de nombreuses excavations qui étaient autrefois des tombeaux. Un Anglais, M. Hills, avait établi là une espèce d'auberge qui n'existe plus. Nous choisîmes un de ces tombeaux pour notre gîte ».

s'étaient établis entre Abeken et Nerval. Nous allons en donner une preuve supplémentaire.

Nous savons que les chapitres relatant la visite de Gizah et de Saqqarah ont été rédigés à Constantinople. Nerval, à trois reprises⁽³³⁾, rapporte que Lepsius explorait, au moment de son séjour au Caire, « les environs du lac Moeris et les cités souterraines de l'ancien labyrinthe », y découvrant « des villes entières cachées sous les sables et bâties de briques ».

Or Lepsius n'a levé le camp de Saqqarah que le 19 mai pour s'établir le 23 sur les ruines du labyrinthe⁽³⁴⁾. Et Nerval a quitté le Caire le 2 mai et l'Égypte, à Damiette, le 8 ou le 9. Comment a-t-il pu être renseigné sur l'itinéraire et sur les résultats des travaux de l'expédition prussienne ?

Nous ne voyons qu'une réponse à cette question : une correspondance, probablement éphémère, a dû s'établir entre Abeken et Nerval ; et ce dernier puisa ses informations aux meilleures sources.

Gérard est un voyageur exceptionnel ; c'est un artiste. Tous les détails de son ouvrage sont authentiques ; mais il égare volontairement le lecteur par des transpositions incessantes. *Le Voyage en Orient* rapporte des expériences vécues, mais c'est toute autre chose qu'un journal de route. Sa lecture est particulièrement attrayante ; mais quel travail d'enquête pour l'historien !

Louis-A. Christophe

(33) En dehors du texte que nous citons, il y a les deux variantes suivantes des éditions antérieures : « ces savants qui exploraient à ce moment-là même les ruines du Labyrinthe » (Gilbert Rouger, *Voyage*, IV, p. 242) et « (jardin) merveilleux, dont M. Lepsius retrouve sans doute en ce moment les traces » (Gilbert Rouger, *op. cit.*, IV, p. 245).

(34) Lepsius, *Letters*, p. 81 - 83.

LA PYRAMIDE ENSEVELIE

CHAPITRE VIII

DANS LES PROFONDEURS

Il ne traîne que trop de sottes idées romantiques au sujet des fouilles dans les tombes des Anciens Egyptiens et peut-être est-ce par réaction que certains égyptologues se raidissent afin d'être froidement scientifiques comme si l'émotion était indigne du savant. Et pourtant certains archéologues, et des plus grands, reconnaissent avoir été émus par leurs découvertes et dans les pages d'hommes tels que Petrie, Reisner, Firth et Quibell l'on trouve des passages de description très vivante à côté de celles, minutieuses et souvent ennuyeuses pour le profane de fragments de poterie et autres minuties qui n'intéressent que le savant.

Si j'essayais d'écrire avec détachement, je manquerais de sincérité. Aussi admettrai-je franchement que, lorsque je rassemblai mes hommes, quinze jours après l'accident et que je repris les travaux

N.D.L.R. — Cf. les précédentes parties dans les numéros de septembre, octobre, novembre et décembre 1959. Zakarya Ghoneim (1910-1959), a été un remarquable égyptologue à qui on doit la découverte en 1951-54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

de déblaiement du corridor d'entrée, j'étais étrangement mal à mon aise. Il m'est difficile de décrire la sensation que j'éprouvais. Ce n'était certainement pas la crainte de quoi que ce soit de physique, comme par exemple de l'éboulement d'un toit ou de la chute d'un rocher ; c'était quelque chose de beaucoup moins tangible, un mélange d'effroi, de curiosité et d'incertitude. Celui qui n'a pas lui-même rampé tout seul, dans le silence et l'obscurité, le long des galeries souterraines d'une pyramide, ne peut apprécier pleinement la sensation qui parfois vous envahit. On dira que cela relève du domaine de la fantaisie, mais je sentais que la pyramide était douée d'une personnalité et que cette personnalité était celle du roi pour qui elle avait été construite et qui s'attardait encore en son sein. Je sais que mes ouvriers, dont certains ont passé leur vie entière dans le même travail, éprouvent souvent cette sensation. Vous rampez sur vos mains et vos genoux, dans quelque corridor sombre, par-dessus des éboulis de roches ; la lueur de la lampe fait étinceler de minuscules cristaux insérés dans les murs stratifiés ; plus loin, le corridor disparaît dans le noir. Vous tournez un coude, trouvant votre chemin à tâtons ; les ouvriers sont restés en arrière, et soudain vous réalisez que vous êtes tout seul en un endroit où le pas d'un homme n'a pas résonné depuis près de cinquante siècles. Au-dessus de vous il y a plus de trente mètres de roche massive, et au-dessus encore, la masse de la pyramide. Nul être doué d'imagination ne peut se trouver dans une telle situation sans être profondément troublé.

Tout d'abord nous achevâmes de déblayer le mur de blocaille de dix mètres d'épaisseur qui se trouvait au pied du puits. Nous nous rendîmes compte que la partie inférieure du puits ainsi qu'une

très grande portion du plafond du couloir s'étaient écroulées, peut-être à la suite de tremblements de terre, qui auraient eu lieu en des temps reculés ou bien simplement par décrépitude naturelle de la roche, dont la plus grande partie était ici de mauvaise qualité. Quand les Anciens Egyptiens creusaient des puits et des galeries de ce genre, ils allaient souvent à des profondeurs considérables, non seulement par mesure de sécurité mais afin de trouver un filon de roche dure dans lequel tailler la chambre mortuaire.

En travers du plafond et le long des parois du corridor couraient nombre de longues crevasses et ils fallut effectuer d'importants travaux de consolidation avec de la maçonnerie et des poutres, avant de nous aventurer plus loin dans le corridor. Quand la masse de pierres au pied du puits fut enlevée, nous nous sommes aperçus que la dernière couche reposait sur un épais lit d'argile tendre qui s'étendait à un mètre au nord du blocage. Sous cette argile nous découvrîmes des centaines de récipients de pierre de toute sorte, semblables à ceux trouvés dans les galeries souterraines de la Pyramide de Zoser. Il y avait là des centaines de bols en porphyre marbré de blanc et de noir, des coupes et des plats d'albâtre. Ils avaient été disposés en couches successives. Les bols n'étaient pas grands mais en général lourds et légèrement évidés. De toute évidence, ils n'avaient été fabriqués que pour servir d'ustensiles funéraires. Presque tous avaient de petites anses non perforées. Certains des récipients étaient cassés. Comme ces derniers ne furent trouvés que dans la couche la plus superficielle, il semble que le bris n'ait été dû qu'au poids écrasant des blocs précipités le long du puits vertical.

Mais une merveilleuse surprise nous attendait.

Ayant nettoyé le sol du corridor, nous examinions la couche d'argile qui gisait en dessous, lorsqu'un des hommes aperçut de l'or étinceler en un point qui se trouvait près de la paroi du couloir. Je m'agenouillai et écartai précautionneusement l'argile : elle recouvrait vingt et un bracelets et brassards en or et une baguette creuse en or, en forme de faucille dont le cœur avait été de bois, aujourd'hui tombé en poudre. Mais le joyau de la collection était constitué par une petite boîte à cosmétiques en or bosselé ayant la forme d'un coquillage bivalve de l'espèce connue sous le nom de Coquille-Saint-Jacques. Il est composé de deux feuilles concaves identiques, jointes par des rivets et est d'un travail exquis. Au sommet du couvercle est fixé un tenon qui permet d'ouvrir la boîte. Nous trouvâmes également une paire de pinces à épiler et une aiguille, toutes deux en electrum (alliage d'or et d'argent) et un grand nombre de perles de cornaline et de faïence. L'ensemble de la collection semblait avoir été rangé dans un coffret de bois probablement recouvert de feuilles d'or dont tout ce qui restait était quelques petits fragments d'or. Trois petites plaques rectangulaires en or, perforées chacune de dix trous, destinés sans doute à l'insertion de petits clous furent également trouvées. Cette dernière découverte nous déconcerta tout d'abord et ce ne fut que plus tard, au cours de la saison 1954-55, en trouvant d'autres bijoux que nous pûmes comprendre la destination de ces petites plaques d'or. Les dimensions de ces plaques étaient de 3,8 cms. par 2 cms. pour l'une et de 2 cms. par 4 pour les deux autres. Nous retrouvâmes également de petits fragments de feuilles d'or ayant servi de revêtement. Près de ce dépôt, il y avait un grand bol de diorite à anses, en roche por-

phyrique. Ces objets n'avaient probablement jamais été touchés depuis le jour où ils avaient été déposés là. Ils pouvaient avoir appartenu à une dame de la maison du roi. Peut-être que la plupart des gens, lorsqu'ils pensent à des objets en or provenant de tombes égyptiennes se rappellent les trésors d'une richesse incroyable retrouvés dans la tombe de Toutankhamon ; — et qui comprenaient entre autres un cercueil d'or massif pesant 150 kgs, sans compter un grand nombre de bijoux et d'ornements du même métal. Mais Toutankhamon a vécu quinze cents ans après l'époque où notre pyramide fut construite. Son temps fut une période de grandes conquêtes en Asie et dans le Soudan, conquêtes qui rapportèrent de riches butins. A son époque aussi, les mines et les carrières aurifères du désert de l'est et de la Nubie étaient exploitées à fond et l'or était abondant.

Nous ne nous attendions pas à trouver de pareilles richesses dans une tombe de la Troisième Dynastie ! Néanmoins, l'extraction et le travail de l'or étaient connus même aux époques pré-dynastiques et nous savons, d'après les objets retrouvés dans la tombe de la Reine Hetephras, épouse de Snofru, dont je parlerai plus tard, que de son temps, (fin de la Troisième et début de la Quatrième Dynasties), l'art de l'orfèvrerie avait atteint une perfection considérable. Au surplus il est fort rare de retrouver des bijoux datant de cette époque et c'est pourquoi ces quelques spécimens de la Troisième Dynastie nous comblèrent d'aise. Cette découverte nous donnait également une indication précieuse : elle prouvait que bien qu'inachevée, *la pyramide avait servi de tombeau.*

Les Egyptiens extrayaient leur or en divers endroits mais principalement dans le désert de l'est,

au sud de la route Kéneh-Kosseir, vers la frontière du Soudan. Ils le trouvaient dans des veines de quartz aurifère. Engelbach écrit à ce sujet : « Les ouvrages des anciens sont énormes, leurs galeries étaient creusées en broyant la roche avec des balles de dolerite et s'étendent sur des centaines de mètres dans la roche vive. » (1)

Parmi ceux qui visitèrent la pyramide, certains, dont Leonard Cottrell, émirent l'idée que la présence de ces objets de valeur et des vases de pierre dans le corridor d'accès pouvait indiquer que la tombe avait été pillée, ou du moins, qu'on avait tenté de le faire. En effet, pourquoi aurait-on trouvé de pareils objets dans le couloir plutôt que dans les tombes elles-mêmes ou les magasins y attenants, sinon parce que des voleurs avaient essayé de les emporter et avaient été interrompus dans leur entreprise ?

Ma réponse à ces interprétations est la suivante : les objets furent trouvés sous une épaisse couche d'argile ; les bols de pierre, les assiettes, avaient été disposés avec soin en couches successives avec l'argile au-dessus pour les protéger, et au-dessus de cette argile, les constructeurs avaient entassé les énormes pierres du blocage qui avaient été jetées du haut du puits pour le combler. Je suis convaincu que ce blocage n'a jamais été touché depuis que le puits a été foré par les constructeurs de la pyramide. Par conséquent, les objets trouvés, y compris les bijoux en or, ont dû être placés où nous les avons trouvés intentionnellement et non point abandonnés par des voleurs. Et d'ailleurs, comment expliquerait-on que des voleurs aient

(1) R. Engelbach, "Mechanical and Technical Processes", Chapitre 5 de *The Legacy of Egypt*, Oxford, Clarendon Press, 1942.

abandonné des objets d'aussi grande valeur et aussi faciles à transporter que des bracelets en or et autres colifichets qui se trouvaient rangés dans un coffret de bois dont il reste des traces ?

Quant à la raison pour laquelle la boîte à bijoux avait été placée en cet endroit, il pouvait y avoir, après tout, une tombe tout près de là. Au moment où nous écrivions cela, le corridor n'avait pas encore été entièrement dégagé et il se pouvait qu'il y ait eu d'autres puits soigneusement camouflés et qui avaient échappé jusque là à notre attention.

Ces ornements en or sont les seuls bijoux qui nous soient parvenus de la Troisième Dynastie et il existe en général si peu de bijoux en or datant de l'Ancien Empire qui aient survécu que cette collection est virtuellement unique. Les seuls autres bijoux connus appartenant à l'Ancien Empire sont les anneaux de cheville et autres objets appartenant à la Reine Metephras, mère du roi Khufu, qui furent découverts par le Dr. J.A. Reisner dans un puits profond près de la Grande Pyramide, il y a une trentaine d'années. Mais ils sont moins anciens que ceux que nous avons trouvés.

Je devrais expliquer ici que bien que j'écrive ce récit en suivant autant que possible l'ordre chronologique des événements, le travail s'effectuait en plusieurs endroits à la fois en même temps, et cela explique ce qui, parfois, peut sembler contradictoire dans les dates. Par exemple, nous avons déjà commencé à explorer le couloir au delà du puits vertical, mais ce n'est qu'en juin que nous rencontrâmes les bijoux, bien que nous ayons dépassé cet endroit du corridor depuis quelques temps déjà.

La découverte suivante qui se présenta à nous est encore plus importante du point de vue archéo-

logique, bien que les objets eux-mêmes présentent peu d'intérêt pour le profane. Il s'agissait simplement de petites jarres côniques en poterie, couleur chamois, scellées de petits couvercles d'argile séchée. Les bouchons utilisés pour obturer les jarres sont très importants pour l'archéologue, car ils portent parfois le nom du propriétaire de la tombe.

Chaque fois que je trouvais des couvercles de ce genre, je les emportais moi-même et les examinai soigneusement à la loupe sous une forte lumière, car l'empreinte, quand elle est là est en général peu apparente et difficile à discerner. Mais dans les premiers jours de juin je trouvai cinq de ces couvercles d'argile qui portaient l'impression d'un sceau cylindrique qui donnait le nom d'un roi inconnu jusqu'alors. Le signe hiéroglyphique est



qui se lit SEKHEM-KHET (Puissant de Corps).

Ces couvercles devaient être manipulés avec beaucoup de délicatesse de crainte qu'ils ne s'émiettent et que le témoignage vital qu'ils portaient ne soit détruit, mais lorsque je les eus soigneusement nettoyés avec une brosse douce et traités avec un fixatif, je pus lire les inscriptions et les comparer.

La lecture la plus vraisemblable de ce nom est SEKHEM-KHET, mais il est surprenant de trouver les valeurs phonétiques écrites devant le signe SEKHEM. A cette époque, et en particulier quand il s'agit d'un nom royal, on s'attendrait à trouver le signe SEKHEM tout seul.

Les lecteurs sont peut-être curieux de savoir comment est-ce qu'il était possible d'assurer qu'il s'agissait bien d'un nom royal et non pas de celui

d'un personnage de moindre importance. Ils ont peut-être eu l'occasion de lire que dans les inscriptions des anciens Egyptiens le nom des rois était entouré d'un cadre ovale allongé appelé *cartouche* (escutcheon), qui est décrit dans les inscriptions détaillées comme un anneau formé par une double épaisseur de corde, dont les extrémités sont reliées ensemble pour former une ligne droite. Durant les quatre premières dynasties, le roi portait trois noms. Le premier était le *nom d'Horus* qui était inscrit à l'intérieur d'un cadre rectangulaire avec des panneaux évidés en dessous et surmonté par un faucon. Cela s'appelait le *serekh* ; le cadre représentait le palais du roi, le faucon personnifiait le roi dans son incarnation terrestre du dieu Horus. En second lieu il y avait le *nom-nebti* qui représentait le roi dans son incarnation des deux déesses qui personnifiaient les deux royaumes de Haute et de Basse Egypte. Le troisième nom était le nom *n-swt-bity*, ce qui signifie « Roi de la Haute et de la Basse Egypte ». A partir de la Quatrième Dynastie, ces deux derniers noms étaient inscrits dans un cartouche. Mais le *serekh* — le cadre surmonté d'un faucon — conserva sa forme originelle jusqu'à la fin de l'histoire de l'Egypte ancienne.

Etant donné que le « Nom d'Horus » de Zoser était Nethery-er-Khet, il se peut qu'il y ait quelque connection avec le nom du nouveau roi qui utilise la même syllabe que Zoser. Il est possible que ce nouveau roi ait été de la même famille que Zoser, bien que la présence de la syllabe Khet n'en soit pas nécessairement la preuve.

Ce roi est entièrement inconnu. Son nom n'existe ni dans la Liste de Saqqara conservée au Musée du Caire, ni dans la liste des rois du temple de Sethi Ier à Abydos, ni dans le Papyrus de Turin.

Il n'est pas non plus mentionné par Manétho. Ceux de mes lecteurs qui ne sont pas égyptologues en souriront peut-être, mais la découverte du nom d'un roi inconnu jusqu'ici et appartenant à cette dynastie lointaine avait presque autant d'importance pour moi que la découverte de la pyramide elle-même ! J'emportai les précieux morceaux d'argile au Rest-House de Saqqara et les étudiai à plusieurs reprises. Mais il semblait n'y avoir aucun doute qu'il s'agissait bien là d'un « nouveau » roi.

Pour montrer la lumière qu'un simple fragment d'argile peut jeter sur les débuts de l'histoire de l'Égypte Ancienne, je mentionnerai ici que dans le



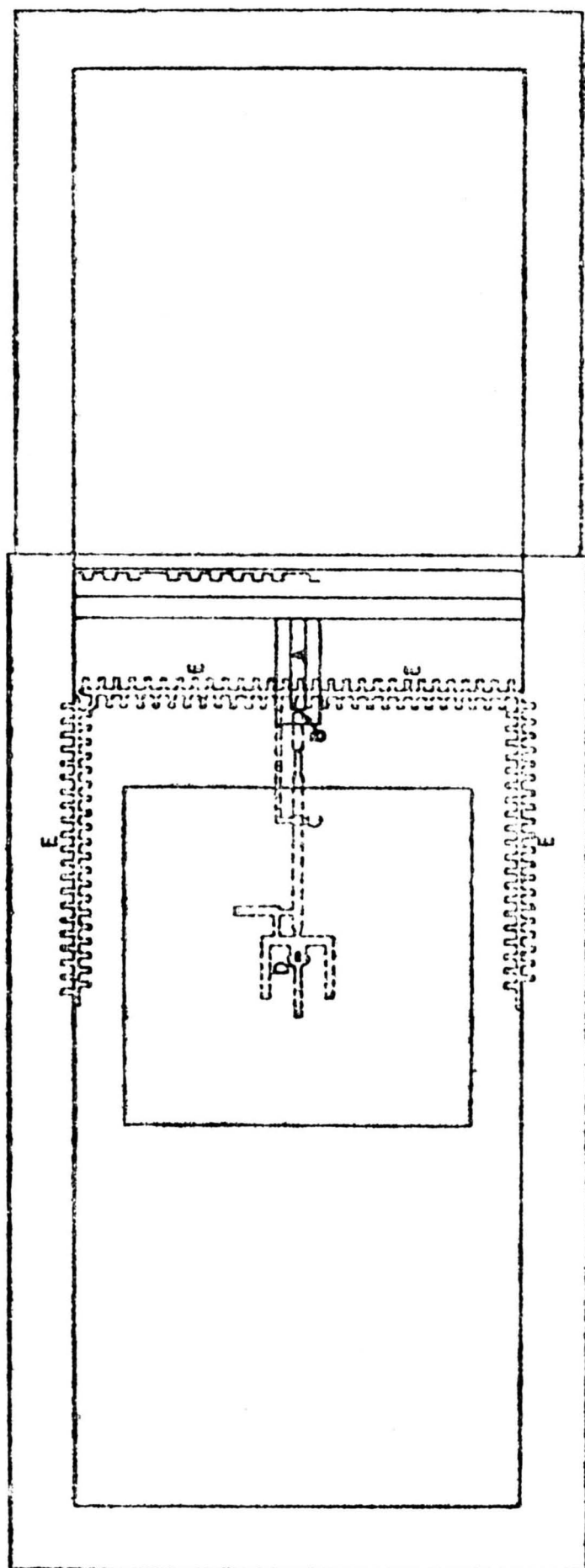
Bas relief du Wadi Maghara au Sinaï.

Wadi Maghara, au Sinaï, il existe une inscription sur rocher qui contient un nom qui a été lu comme étant *Semer-Khet*, un roi connu de la Première Dynastie. Mais l'inscription n'est pas du tout claire et il est possible que le nom ne soit pas *Semer-Khet* mais celui de ce roi de la Troisième Dynastie *Sekhem-Khet* ; le fait que cette inscription se trouve près d'une autre inscription similaire portant le nom de Zoser peut être significative. Je discuterai de

toute façon de cette question plus en détail dans mon chapitre de conclusion à la fin de ce livre.

Le minuscule témoignage que j'avais trouvé peut paraître négligeable aux yeux du lecteur profane. Mais qu'il essaye de voir la chose ainsi : l'égyptologie est comparable à un immense jig-saw puzzle auquel participeraient de nombreux joueurs. La découverte du nom de ce roi inconnu est intéressante et importante, quoiqu'elle puisse ne pas avoir plus de signification immédiate qu'un fragment du puzzle qu'on peut adapter à un autre fragment. Mais peut être, à une date ultérieure, un autre archéologue de la génération actuelle ou d'une génération future trouvera-t-il que cette indication est vitale pour la solution d'une portion majeure du puzzle. C'est cela, et non point la chasse au trésor, qui donne à l'égyptologue ses plus grandes satisfactions : la pensée qu'il contribue, dans une proportion, si petite soit-elle, à notre connaissance de l'histoire de l'humanité.

A une distance de 31 mètres de l'entrée de l'infrastructure, dans le mur ouest du corridor principal et à une hauteur de un mètre au dessus du sol, nous trouvâmes une petite embrasure mesurant 1 m. 42 de large qui donnait sur un passage latéral bas, d'environ 5 m. 30 de long. Ce passage conduit à une galerie en forme de T qui contient 120 chambres servant de magasins. La branche verticale du T (voir plan) est longue de 42 m. 10 et large de 1 m. 50, mais la branche horizontale qui s'étend du nord au sud est d'environ 200 m. de long et 1 m. 63 de large. Les compartiments sont taillés sur les deux côtés de la branche horizontale de manière alternée afin de permettre à la roche vive de soutenir le plafond de l'ensemble. Les compartiments de chaque côté de la galerie sont séparés par des intervalles réguliers et ont à peu près la même dimension.



Plan général de la pyramide ensevelie, montrant l'enceinte extérieure et l'infrastructure de la pyramide (en pointillé).
 A : Accès extérieur à l'infrastructure. D : Sarcophage.
 B : Porte d'accès. E-E : Galerie aux magasins.
 C : Corridor.

Il y a là une similitude intéressante avec la fameuse « Pyramide en couches » de Zawiyet-el-Erian, qui a été brièvement décrite dans le chapitre II, mais alors que dans cette dernière les compartiments sont taillés d'un seul côté seulement de la galerie, ici ils alternent des deux côtés. Nous découvrîmes quelques vases de pierre ou d'argile au début du passage latéral venant du corridor d'entrée. Tout l'ensemble est rempli jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur de débris que l'on doit encore déblayer. Il se peut que nous trouvions d'autres objets sous les débris, qui sont composés d'éclats de roche provenant des anciens travaux de terrassement.

Au delà du puits, le couloir principal continuait à descendre dans les profondeurs sous la pyramide, mais il était en partie comblé par des fragments de roche qui étaient tombés du plafond et des parois. Quand il fut creusé pour la première fois, il y a près de cinq mille ans, il devait sans aucun doute avoir une section à peu près rectangulaire, avec un sol en pente et un plafond incurvé selon le même angle que le sol. Mais au cours des siècles, une grande partie de la roche s'est détachée du plafond et des côtés, de sorte que telle que nous la voyons aujourd'hui, cette galerie ressemble plutôt à ces caves naturelles qu'on trouve dans les collines calcaires du Centre de la France ou des Pyrénées.

Une grande partie de la roche était de très mauvaise qualité. Les stratifications sont friables et pleines de fissures longitudinales avec des fibres de gypse cristallisé qui brillait à la lumière de nos lampes. C'était un travail bien lent que de creuser pour descendre et j'étais reconnaissant à mes hommes expérimentés de Qift qui, au fur et à mesure

que nous nous frayions un passage vers le bas, renforçaient les côtés et le plafond du corridor avec de la maçonnerie et l'étaient de poutres, de sorte qu'il commençait à ressembler à une galerie de mine.

Nous approchions maintenant de la fin du mois de mai 1954. Normalement, la saison des fouilles s'arrête en avril, car la chaleur devient ensuite trop forte pour que les archéologues puissent poursuivre leurs travaux dans des conditions tolérables. Une autre nécessité pour cet arrêt réside dans le fait qu'il faut consacrer au moins six mois, sinon davantage, à l'étude et à l'enregistrement des découvertes. Mais dans notre cas, l'intérêt suscité était tellement intense et nous étions tellement déterminés à pénétrer jusqu'à la fin du corridor d'accès et à trouver ce qui se trouvait au delà que nous continuâmes à travailler pendant quelques semaines après la clôture normale de la « saison ».

Durant le mois de mai nous pénétrâmes à une distance d'environ 72 m. de l'entrée du corridor. Il faisait très chaud dans les profondeurs, au-dessous de la Pyramide et nous travaillions dans des conditions difficiles. Le corridor continuait à s'enfoncer et semblait n'avoir pas de fin. Et puis, soudain, nous fûmes forcés de nous arrêter. Devant nous se trouvait une masse de rochers qui semblait impénétrable et qui tout d'abord nous confondit et nous déprima, car le corridor semblait ne devoir conduire nulle part et les chambres mortuaires ne pas exister. La partie supérieure des murs du corridor paraissaient tellement grossièrement taillée et inachevée que cela nous porta à croire que l'infrastructure de la pyramide n'avait jamais été achevée et il ne paraissait que trop probable que, après avoir creusé jusqu'à cette profondeur, les anciens constructeurs

avaient abandonné leurs travaux pour une raison quelconque.

J'étais sur le point de remettre la continuation des travaux dans la galerie jusqu'à la saison suivante, mais mon contremaître, Hofni Ibrahim, ce vétéran de bien des fouilles, était en faveur de la poursuite des travaux « Nous sommes *fi galb el haram*, dans le cœur de la pyramide », dit-il, « nous ne devrions pas nous arrêter ». Aussi continuâmes-nous.

Avant de nous aventurer à enlever la masse de rochers bloquant l'extrémité du corridor, il fallait effectuer de sérieux travaux de consolidation, et nous passâmes quelques semaines à cette tâche laborieuse. Puis, avec les plus grandes précautions, nous attaquâmes la masse rocheuse. Quand nous l'eûmes dégagée, la configuration d'une porte découpée dans le roc apparut et puis un blocage massif de maçonnerie sèche, la troisième que nous rencontrions, et qui remplissait entièrement l'entrée. Nous ne pouvions cacher notre joie. Il y avait donc bien quelque chose au delà de la masse rocheuse ! Pouvait-on douter que nous nous trouvions sur le seuil de la chambre du sarcophage elle-même ? Mais, pour moi, cette joie était mêlée d'appréhension et d'anxiété, crainte de l'inconnu et anxiété pour ce qui était imminent. Tant de tombes égyptiennes avaient été retrouvées pillées. Et en dépit des trois murs de blocage intacts, je craignais quand même que les anciens voleurs de tombes n'aient pénétré par un autre chemin.

Le 31 mai 1954, nous pratiquâmes une ouverture dans la moitié supérieure du blocage. Nous trouvâmes que ce blocage était épais de 3 m. environ et nous mîmes beaucoup de temps à ôter les pierres une à une et à les passer de main, en

main. Finalement, lorsque la dernière pierre fut enlevée, je m'avançai en rampant sur le ventre une torche électrique à la main.

Nous avons percé le blocage à la hauteur du plafond d'une grande voûte. Au-dessous, c'était le vide noir. Sans autre hésitation je plongeai, moitié tombant, moitié dégringolant jusqu'au plancher de la chambre.

CHAPITRE IX

LA CHAMBRE DU SARCOPHAGE

Hofni me suivait. Lorsque nous nous relevâmes et que nous élevâmes la lampe, une vision merveilleuse se présenta à nos yeux. Au milieu d'une chambre grossièrement taillée se trouvait un magnifique sarcophage d'albâtre doré, pâle et translucide. Nous nous approchâmes de lui. Ma première pensée fut : est-il intact ? En hâte, à l'aide de ma torche électrique, j'examinai le haut du sarcophage pour vérifier le couvercle. Mais il n'y avait pas de couvercle. Le haut était d'un seul tenant avec le reste.

Ce fait était unique dans mon expérience d'égyptologue. Normalement, les sarcophages sont fermés par un couvercle qui s'adapte sur le haut. Mais ce sarcophage-là était différent. Il avait été taillé d'une pièce dans un bloc d'albâtre et l'ouverture au lieu d'être sur le haut se trouvait à l'une des extrémités, celle faisant face à l'entrée de la pièce du côté nord. Je m'agenouillai et examinai soigneusement cette extrémité.

Elle était scellée par un panneau d'albâtre ayant à peu près la forme d'un T, avec une très large branche verticale et de petites branches se projetant de chaque côté, que l'on avait glissé pour

le mettre en place depuis le haut, probablement le long de rainures creusées sur les côtés du sarcophage d'albâtre. Et à mon étonnement en même temps qu'à mon ravissement, il semblait être tout à fait intact. Il y avait des traces de plâtre aux jointures, et, contrairement à bien des sarcophages, il n'y avait aucun signe indiquant qu'on avait essayé de l'ouvrir. Peu de sarcophages de la Troisième Dynastie ont survécu. Firth et Quibell en ont trouvé deux dans la Pyramide de Zoser, qui étaient d'ailleurs de forme similaire à celui-ci, avec la différence qu'ils possédaient des couvercles. Le sarcophage, j'en étais à peu près sûr, appartenait à la Troisième Dynastie et devait être contemporain de la pyramide et non le résultat d'une intrusion ultérieure.

Le haut poli était couvert de petits fragments et de poussière de roche qui étaient tombés du plafond. D'autres blocs, beaucoup plus gros parsemaient le plancher de la chambre et si l'un d'entre eux était par hasard tombé sur le sarcophage, il l'aurait sans doute écrasé ou sérieusement endommagé, mais par miracle, le sarcophage était intact. Près de l'extrémité nord, sur le haut, il y avait des restes carbonisés et décomposés d'une sorte de plante ou de buisson, arrangé plus ou moins en forme de V. Cela ressemblait aux restes d'une guirlande funéraire, qui avait sans doute été placée là par ceux qui avaient introduit le sarcophage dans la chambre, il y a 4700 ans. Tout cela était trop beau pour être vrai et pendant quelque temps, Hofni et moi restâmes là à regarder avec stupeur ce sarcophage d'albâtre dont la beauté était d'autant plus frappante qu'elle contrastait avec les murs grossièrement taillés et inachevés de la chambre.

Puis, un à un, mes autres ouvriers se faufile-

rent par l'ouverture pratiquée dans le blocage et atterrirent dans la pièce. Ils étaient dans un état de surexcitation folle et, gagné par leur enthousiasme je lâchai la bride à mes sentiments si longtemps réprimés. Nous dansâmes autour du sarcophage en pleurant. Nous tombâmes dans les bras les uns des autres. Ce fut un moment fort étrange dans cette chambre sombre à 40 mètres sous la surface du désert. Comme je l'ai dit, un grand nombre de ces ouvriers avaient travaillé pour de grands archéologues comme Reisner, Junker et Petrie, et ils me dirent que jamais, de leur vie, ils n'avaient vu chose semblable. Ils étaient fous de joie car c'était là le couronnement de trois ans de travail patient dans un site qui tout d'abord ne semblait pas du tout prometteur. Nous étions passés par bien de hauts et de bas, mais maintenant le succès semblait en vue.

Et puis, soudain lorsque le premier moment d'excitation fut passé, nous devînmes très silencieux et nous nous tîmes à une certaine distance du sarcophage avec un sentiment de grand respect pour le roi qui, pensions-nous, était enterré là et aussi de vague crainte. Nous récitâmes des passages du Coran et demandâmes à Dieu sa bienveillance pour le roi et tous mes hommes firent montre d'une grande révérence.

J'examinai ensuite soigneusement la pièce. Elle est à peu près rectangulaire avec un axe nord-sud d'environ 8 m. 90 et un axe est-ouest de 5 m. 22. Sa hauteur est d'environ 5 m. Le sol est couvert d'une couche épaisse d'argile tendre. A l'origine, il est possible que le corridor entier ainsi que la chambre aient été ainsi recouverts d'argile que l'on mouillait pour permettre au sarcophage d'être facilement glissé le long du corridor en pente. Il se peut que

les traîneaux de bois aient été impraticables à l'intérieur de la pyramide, mais de toute manière, même s'ils ont été utilisés, le lubrifiant n'aurait pu qu'aider. Comme la chambre ne fut pas terminée, les constructeurs n'avaient pas enlevé l'argile — et c'est là, entre parenthèses, un exemple des faits que l'archéologue peut apprendre d'une construction inachevée et qu'une structure terminée ne lui aurait pas révélés.

Des niches grossièrement taillées se trouvaient sur les côtés de la chambre. Elles s'élèvent du plancher au plafond et sont profondes de 2 m. 10. Elles s'ouvrent de chaque côté de la chambre en face du milieu des côtés longs du sarcophage et leur but est inconnu.

La chambre n'avait de toute évidence jamais été terminée. Les murs sont grossièrement taillés à même le roc, stade préliminaire avant l'égalisation et le polissage. Le toit est horizontal et porte la marque du ciseau du maçon. Il y a un trait rouge tracé le long de l'axe nord sud du plafond. Les murs est et ouest ont été partiellement revêtus d'une maçonnerie grossière pour en réparer les défauts. Les constructeurs avaient probablement l'intention d'égaliser la surface des murs et de les recouvrir de carreaux de faïence comme c'est le cas dans certains des corridors de la Pyramide de Zoser.

La chambre est entourée d'un ensemble de galeries inachevées, dont le plan serait semblable à une fourche à trois dents, la dent du milieu s'étendant plus au sud que celles de chaque côté. Un coup d'œil jeté sur le plan rendra la chose tout à fait claire. La dent centrale de la fourche s'étend vers le sud depuis le côté sud de la chambre sur une distance de 18 m. 50. Cette galerie est presque en ligne droite avec le corridor d'accès, mais pas tout

à fait ; elle est de 65 cms. plus à l'ouest. La largeur de la galerie est d'un mètre et demi.

La base de la fourche consiste en deux galeries en projection depuis la chambre du sarcophage, immédiatement au sud du corridor d'entrée. Elles s'étendent d'est en ouest sur une distance totale d'environ 23 m. Au bout de chacun de ces courts bras il y a un coin à angle droit et les galeries tournent vers le sud s'étendant parallèlement à la galerie centrale et formant les dents extérieures de la fourche. Elles ont à peu près, quoique pas exactement la même longueur. La galerie ouest est de 19 m. 55 de long alors que celle de l'est mesure 20 m. 28. La galerie de l'ouest est de 1 m. 88 de large mais celle de l'est est plus large et mesure 2 m. 50.

Maintenant, regardez à nouveau le plan. On peut voir qu'il existe une autre galerie de 8 m. 15 de long et 1 m. 80 de large menant du mur nord de la branche ouest de la galerie d'est en ouest et qui conduit à une autre galerie encore de 11 m. 80 de long et 3 m. de large. De là, un passage plus étroit mène vers l'est comme pour rejoindre le corridor d'entrée, mais il s'arrête 21 cms. avant. Une mince paroi de roche le sépare du corridor. Il semblerait que l'intention première des constructeurs ait été de relier les deux galeries, mais que les travaux aient été arrêtés avant.

Les planchers de ces galeries étaient recouverts par des éclats provenant de la taille de la roche et qui n'avaient pas été enlevés par les ouvriers, comme c'eût été le cas si l'infrastructure avait été terminée. Tout indiquait une cessation soudaine des travaux, pour une raison que nous ne connaissons pas encore ; sans doute la mort préma-

turée du roi pour qui le monument avait été préparé.

Nous passâmes plusieurs jours à explorer ces galeries sombres, mais après des recherches exhaustives je ne pus trouver aucun autre accès par lequel des voleurs de tombes auraient pénétré. La seule entrée de la pyramide était par le corridor principal que nous avions trouvé bloqué en trois endroits. La présence, devant le troisième barrage d'un éboulement de pierres intact constituait une autre indication que la chambre sépulcrale était inviolée. Je ressentais la satisfaction profonde que communique la conviction absolue que nous étions les premiers à entrer dans la chambre du sarcophage depuis que ceux qui l'avaient creusée l'avaient abandonnée.

Les galeries, comme celles qui se trouvent sous la pyramide de Zoser, semblent avoir été destinées à l'habitation du *Ka* du roi, et peut-être à contenir le mobilier et l'équipement funéraires. On n'a, pour le moment, rien trouvé encore, mais il y a beaucoup de travaux à effectuer pour déblayer les débris, sous lesquels il est possible que nous découvriions des objets. Je dois également insister sur le fait que ce ne sont point nécessairement les seules galeries que l'on trouvera. Il suffit de penser au labyrinthe de tunnels et de couloirs existants sous la pyramide de Zoser, qui sont si nombreux et compliqués que même aujourd'hui beaucoup d'entre eux ne sont pas complètement explorés. Il n'est pas sage pour un archéologue de conjecturer, mais lorsque nous aurons dégagé jusqu'au sol le corridor d'accès, la chambre du sarcophage et les galeries qui l'entourent, il n'est pas impossible que nous trouvions des puits conduisant à d'autres passages à un autre niveau. Il y a des précédents de la chose dans la Pyramide à degrés de Zoser.

Toujours par similitude avec la même pyramide, nous pouvons nous attendre à trouver d'autres galeries, sans connexion aucune avec celles entourant la chambre du sarcophage mais auxquelles on accéderait par des entrées séparées, et menant peut-être à d'autres salles destinées à la sépulture des membres de la famille du roi ; d'autres encore peuvent exister sous la grande enceinte à l'extérieur de la pyramide. Mais ce ne sont là que pures conjectures et il faut encore de nombreuses autres saisons de fouilles avant de pouvoir dire que la pyramide a livré tous ses secrets.

Le Directeur Général du Service des Antiquités vint voir le sarcophage, mais après cela, personne ne fut plus admis dans la pyramide excepté des collègues archéologues du Département des Antiquités, mes ouvriers et moi-même. Depuis le moment où nous avons ouvert pour la première fois l'accès à l'infrastructure de la pyramide, des précautions spéciales avaient été prises pour garder le monument contre toute possibilité de vol. Des soldats soudanais du Corps des Frontières égyptien avaient été affectés à la garde du monument ; c'étaient des hommes de confiance sur lesquels on pouvait compter et qui avaient, par le passé, gardé les fouilles du Professeur Montet à Tanis, quand il avait découvert le magnifique sarcophage d'argent du Roi Psusenès ainsi que d'autres trésors. Un poste de garde fut construit sur la hauteur surplombant l'entrée de la pyramide et des soldats patrouillaient dans la zone de nuit et de jour. On fixa une solide porte de fer à l'entrée de la pyramide et à la fin de la journée, avant de quitter la pyramide, chacune des personnes qui y avait travaillé était fouillée. Je mettais toujours un point d'honneur à être le premier à être fouillé.

Après avoir inspecté et mesuré les galeries et la chambre, je commençai à étudier le sarcophage en détails. Je le comparai à ceux trouvés par Firth et Quibell dans la pyramide de Zoser et constatai qu'il y avait de grandes similitudes entre eux, bien que ces derniers aient eu des couvercles tandis que le nouveau sarcophage possédait un panneau coulissant. On les avait trouvés à l'extrémité de l'une des galeries allant vers l'ouest sous le *mastaba* de Zoser. Ils sont décrits par ceux qui les ont découverts en ces termes : « Le premier sarcophage est dépourvu d'inscriptions ou d'ornements, son toit est bombé et les coins carrés. A chacune des extrémités deux trous sont percés et rejoints en dessous par un canal semi-circulaire ; c'est à travers ces canaux qu'étaient passées les cordes à l'aide desquelles le couvercle était mis en place ; les cordes étaient ensuite enlevées et les trous bouchés avec des bouchons d'albâtre. Ces bouchons ont été retrouvés... les coins inférieurs nord-est et sud-est avaient été endommagés et réparés très soigneusement avec des morceaux découpés. »

« Le second sarcophage est plus intéressant : il se trouvait à l'intérieur de la chambre du fond, à angle droit avec le premier... sur un socle de calcaire formant rebord sur les côtés mais pas aux deux extrémités, exactement comme la pierre que nous avons trouvée renversée à l'extrémité est d'une autre chambre. (2) »

A l'intérieur de ce second sarcophage, Firth et Quibell trouvèrent les restes en ruine d'un cercueil de bois qui avait été plaqué d'or, mais la tombe

(2) C.M. Firth et J. E. Quibell, *The Step Pyramid*, Vol. I, pp. 41 - 42.

avait été volée dans l'antiquité, comme d'habitude, et peu de chose restait excepté de minuscules morceaux de contreplaqué à six couches, avec de petits morceaux du revêtement d'or, le tout mélangé de gravas. C'était le premier exemple de bois contreplaqué que l'on ait jamais trouvé. Mais au milieu des débris, les chercheurs trouvèrent le squelette d'un enfant de huit à neuf ans. Un point intéressant et en rapport direct avec ce que nous découvrîmes plus tard au sujet de l'intérieur du nouveau sarcophage, est que celui trouvé par Firth et Quibell « était marqué sur une grande partie de sa surface par des lignes verticales parallèles en noir, causées par le contact prolongé avec la... couche la plus extérieure du cercueil. »

Notre sarcophage a le dessus plat et non pas bombé et ses dimensions extérieures sont :

longueur :	2 m. 57
largeur :	1 m. 14
hauteur :	1 m. 08

Il est donc considérablement plus long que le premier sarcophage trouvé par Firth et Quibell (ils ne donnent pas les dimensions du second, mais il est également petit, ayant été fait pour un enfant). Les « trous... reliés par en bas par des canaux semi-circulaires » ont leur parallèle dans le sarcophage nouvellement découvert, mais dans ce dernier, ils sont en haut du panneau coulissant, et étaient eux aussi nettement destinés à des cordes à l'aide desquelles le panneau était soulevé et abaissé (il pèse 225 kgs. environ). Comme ceux trouvés dans la pyramide de Zoser, notre sarcophage ne porte pas d'inscriptions et tant pour la forme que pour l'exécution leur est fort similaire⁽³⁾.

(3) Il y a également deux sarcophages trouvés à Dahshur

Les réparations que Firth et Quibell remarquèrent dans l'un des sarcophages qu'ils avaient découverts se retrouvent presque identiquement dans le nouveau. Le coin supérieur nord-ouest a dû être cassé dans l'antiquité et réparé par l'insertion de deux nouveaux morceaux d'albâtre de la même qualité. Le coin supérieur nord-est et les coins inférieurs nord-est furent également cassés, mais les morceaux originaux furent replacés et cimentés dans leur position première avec du plâtre. Un défaut sur le haut du sarcophage, du côté ouest, près de l'extrémité sud a été rempli avec du plâtre de gypse, qui a été poli et coloré pour aller avec l'albâtre. L'albâtre est une pierre tendre, et le sarcophage a pu être endommagé quand il fut traîné le long du corridor et réparé ensuite *in situ*. A ce propos, c'est la première utilisation de plâtre de gypse connue dans l'histoire de l'ancienne Egypte.

Le sarcophage a été taillé dans un seul bloc d'albâtre et porte au sommet de l'extrémité sud les marques d'une scie en chevrons. Tous les côtés étaient polis, mais les artisans n'avaient pas réussi à faire disparaître ce défaut sur le côté supérieur. Avec sa texture tendre et translucide, ses veines délicates qui sont parfois dorées, parfois roses, suivant l'éclairage, c'est un des plus anciens et des plus beaux spécimens de sarcophage royal égyptien que l'on ait jamais trouvé.

Qu'il fut destiné à une sépulture royale ne fait aucun doute. Les sarcophages plus petits trouvés

par de Morgan qui, dans tous leurs détails et leurs dimensions, sont pratiquement identiques à ceux trouvés dans la pyramide de Zoser et qui ressemblent également à celui que j'ai découvert. Ceux-là attribués par de Morgan au Moyen Empire, datent, pense-t-on maintenant, de la Troisième ou de la Quatrième Dynastie.

dans la pyramide à degrés se trouvaient dans une des galeries subsidiaires et étaient probablement destinés à des membres de la famille royale. Celui-ci fut trouvé exactement au centre d'une large pièce qui, comme nous le constatâmes par la suite une fois les mesures prises, se trouve exactement sous l'endroit où le sommet de la pyramide se serait élevé si cette dernière avait été complétée.

L'albâtre ou le calcite étaient extraits en plusieurs points en Egypte. La carrière la plus connue se trouve en un endroit appelé dans les inscriptions anciennes *Het nub*. Cet endroit se situe dans le désert de l'est, à quelques 25 kms au sud-est de El-Amarna, en Moyenne Egypte. On peut y voir encore la gigantesque cavité creusée dans le roc à une profondeur de plus de 20 mètres et à laquelle on accède par un chemin étroit. Le nom des surveillants et des rois qui les envoyaient sont encore visibles près du couloir d'entrée. Certains remontent à la Quatrième Dynastie. L'albâtre étant une roche tendre était relativement facile à extraire, mais la sélection des blocs de la meilleure veine, son travail et son polissage ont dû exiger une grande habileté technique et artisanale.

Après avoir noté les similitudes de structure entre la pyramide de Zoser et de son enceinte avec le nouveau monument, (même type de mur d'enceinte à redans et panneaux, murs en contreforts avec les lits inclinés vers l'intérieur, etc...), il est intéressant de relever également en quoi ils diffèrent.

Alors que la chambre mortuaire de Zoser, bien que se trouvant au-dessous de la pyramide, était construite en blocs de granit, au fond d'un puits ouvert, qui fut ensuite comblé avec de la maçonnerie, la chambre du nouvel ensemble a été creusée

dans la roche vive et l'on y accédait par un long corridor en pente. Autre différence, le corps de Zoser, s'il fut enterré dans sa chambre (et il semble y avoir peu de doute à ce sujet) ne fut presque certainement pas enfermé dans un sarcophage, par contre nous nous trouvions ici devant un sarcophage scellé, dans la chambre centrale de la nouvelle pyramide, emplacement évident pour l'inhumation d'un roi.

Troisième contraste : la galerie d'accès menant à la chambre mortuaire de Zoser était entièrement bloquée par de la maçonnerie et des moellons. Ici, le passage avait été obstrué seulement en trois endroits, à l'entrée du corridor, près du puits vertical et à l'entrée de la chambre du sarcophage même. A certains points de vue, la nouvelle pyramide ressemblait davantage à la pyramide qui s'élève plus au sud ou pyramide en « couches » de Zawiyet-el-Eryan, en particulier dans la disposition en T des galeries du nord, quoique dans cette dernière, les chambres servant de magasins soient disposées d'un seul côté seulement de la galerie et non placées alternativement sur les deux côtés comme c'est le cas dans la nouvelle pyramide. Là, dit Reisner, « la forme de l'entrée et la disposition des chambres souterraines sont pareilles à celles que l'on trouve dans les tombes privées à descenderie de la Troisième Dynastie. L'entrée descend par un passage en pente depuis l'ouest, puis tourne à angle droit vers le sud et s'enfonce de 45 mètres vers une chambre creusée dans le roc, sous la maçonnerie. »

L'abandon du système de construction par puits ouvert en faveur de celle de la chambre creusée à même le roc, de même que l'utilisation de blocs plus grands dans la construction de la nouvelle pyramide, peuvent indiquer une date posté-

rieure à celle de Zoser, mais il nous faut encore du temps avant que l'on puisse établir la position chronologique exacte du Roi Sekhem-Khet dans la séquence des rois de la Troisième Dynastie.

Zakaria Ghoneim



BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

**TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE**

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taba-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulo, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antoniè Loza, Gabriel Bector, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux Choisis** très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.

Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : P.T. 200.— en France 26. N.F. — aux E.U. et au Canada: \$ 7,750.

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 P.T. 250.—

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTE FRANÇAISE

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,
Paris.

Prix du Numéro 2,90 N.F.

Abonnement un An 26 N.F.

L I B A N

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—

Abonnement un An L.L. 15,—

Y O U G O S L A V I E

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

E T A T S - U N I S

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

C A N A D A

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

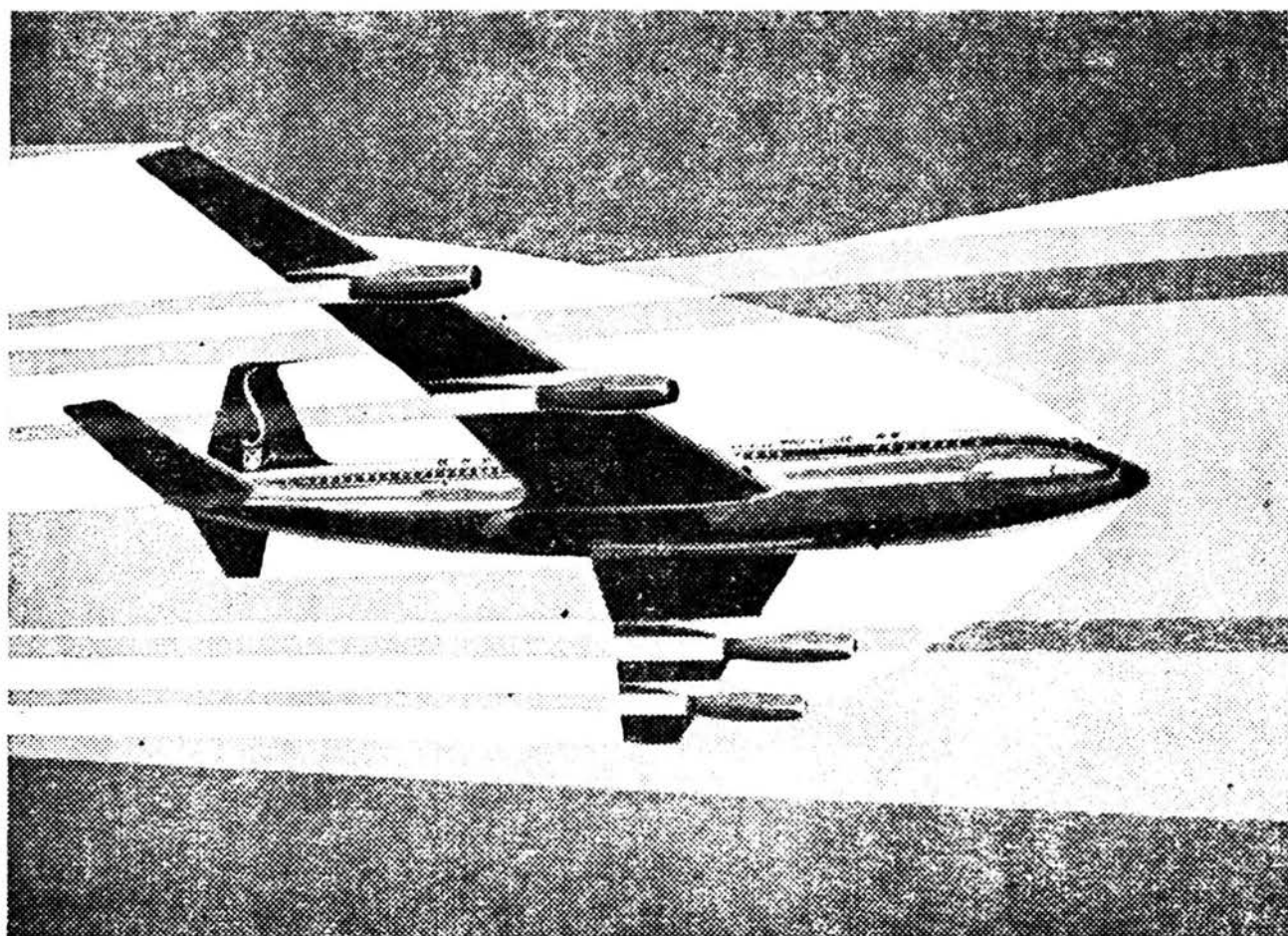
V I E T - N A M

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'AVIATION COMMERCIALE



SABENA

SABENA mettra en service sur ses lignes long-courriers les **BOEING JET INTERCONTINENTAL** à réaction.

Croisant à plus de 10.000 m. d'altitude, à une vitesse supérieure à 950 Km/H. ils pourront emporter 150 passagers. L'absence totale de vibrations et l'extraordinaire tenue de vol du **BOEING** en feront un des appareils les plus rapides et les plus confortables du monde.

BOEING
Jet INTERCONTINENTAL